
Dépôt Institutionnel de l'Université libre de Bruxelles /
Université libre de Bruxelles Institutional Repository
Thèse de doctorat/ PhD Thesis

Citation APA:

Wagemans, M. (1930). *Nathaniel Hawthorne : sa vie et ses oeuvres* (Unpublished doctoral dissertation). Université libre de Bruxelles, Faculté de Philosophie et Lettres, Bruxelles.

Disponible à / Available at permalink : <https://dipot.ulb.ac.be/dspace/bitstream/2013/292633/3/937e8dcb-a1ed-4a02-b5b9-fd959e21e1b4.txt>

(English version below)

Cette thèse de doctorat a été numérisée par l'Université libre de Bruxelles. L'auteur qui s'opposerait à sa mise en ligne dans DI-fusion est invité à prendre contact avec l'Université (di-fusion@ulb.be).

Dans le cas où une version électronique native de la thèse existe, l'Université ne peut garantir que la présente version numérisée soit identique à la version électronique native, ni qu'elle soit la version officielle définitive de la thèse.

DI-fusion, le Dépôt Institutionnel de l'Université libre de Bruxelles, recueille la production scientifique de l'Université, mise à disposition en libre accès autant que possible. Les œuvres accessibles dans DI-fusion sont protégées par la législation belge relative aux droits d'auteur et aux droits voisins. Toute personne peut, sans avoir à demander l'autorisation de l'auteur ou de l'ayant-droit, à des fins d'usage privé ou à des fins d'illustration de l'enseignement ou de recherche scientifique, dans la mesure justifiée par le but non lucratif poursuivi, lire, télécharger ou reproduire sur papier ou sur tout autre support, les articles ou des fragments d'autres œuvres, disponibles dans DI-fusion, pour autant que :

- Le nom des auteurs, le titre et la référence bibliographique complète soient cités;
- L'identifiant unique attribué aux métadonnées dans DI-fusion (permalink) soit indiqué;
- Le contenu ne soit pas modifié.

L'œuvre ne peut être stockée dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'identifiant unique (permalink) indiqué ci-dessus doit toujours être utilisé pour donner accès à l'œuvre. Toute autre utilisation non mentionnée ci-dessus nécessite l'autorisation de l'auteur de l'œuvre ou de l'ayant droit.

----- English Version -----

This Ph.D. thesis has been digitized by Université libre de Bruxelles. The author who would disagree on its online availability in DI-fusion is invited to contact the University (di-fusion@ulb.be).

If a native electronic version of the thesis exists, the University can guarantee neither that the present digitized version is identical to the native electronic version, nor that it is the definitive official version of the thesis.

DI-fusion is the Institutional Repository of Université libre de Bruxelles; it collects the research output of the University, available on open access as much as possible. The works included in DI-fusion are protected by the Belgian legislation relating to authors' rights and neighbouring rights. Any user may, without prior permission from the authors or copyright owners, for private usage or for educational or scientific research purposes, to the extent justified by the non-profit activity, read, download or reproduce on paper or on any other media, the articles or fragments of other works, available in DI-fusion, provided:

- The authors, title and full bibliographic details are credited in any copy;
- The unique identifier (permalink) for the original metadata page in DI-fusion is indicated;
- The content is not changed in any way.

It is not permitted to store the work in another database in order to provide access to it; the unique identifier (permalink) indicated above must always be used to provide access to the work. Any other use not mentioned above requires the authors' or copyright owners' permission.

COMMUNICATION A LONGUEE
Le 18/5/73.
GJ

CET OUVRAGE N'ETANT PAS
DANS LE DOMAINE PUBLIC,
NE PEUT ETRE COMMUNIQUE
QU'AVEC L' AUTORISATION
DE L'AUTEUR.

Wagemans, Maurice

Thèse de doctorat en philologie germanique
1929-1930.

NATHANIEL HAWTHORNE.

SA VIE ET SES OEUVRES.

813.3

H 318 Y 88

BIOGRAPHIE.

L'Amérique Littéraire du XIX s. présente, parmi ses prosateurs, trois noms d'une grandeur exceptionnelle : Emerson, Hawthorne, Thoreau. Tous trois se connurent, furent même amis et tous trois eurent une vie dénuée de toute turbulence. Aucune secousse violente - grande joie ou grande douleur - ne vint troubler l'uniforme miroir de leur existence.

Par une coïncidence étrange, l'auteur qui plus tard illustrera le plus brillamment la conscience nationale de sa patrie, Nathaniel Hawthorne, naquit ce 4 juillet, jour anniversaire de la déclaration de l'Indépendance. Ce fut en 1804, à Salem, dans le Massachussets. Dans cette petite ville il passera une grande partie de sa vie.

Le biographe et gendre de notre auteur, Monsieur Lathrop, insiste sur le pittoresque du lieu, sur ses influences mystiques, mais il semble bien que tout cela soit chose fort relative. Salem a une physionomie dans laquelle, plus que n'importe où, le passé joue un rôle prépondérant. Nous savons très bien ce qu'était Salem, du fait que Hawthorne, très souvent, nous a parlé de sa ville natale. Dans son Introduction " The Scarlet Letter ", il nous décrit l'endroit.

" This old Town of Salem - my native place, though I have dwelt much away from it both in boyhood and mature years - possesses, or did possess, a hold on my affections, the force of which I had never realised during my seasons of residence here. Indeed, so far as its physical aspect is concerned, with its flat, unvaried surface, covered chiefly with wooden houses, few or none of which pretend to architectural beauty, its long and lazy streets,

lounging wearisome through the whole extent of the peninsula, with Gallows Hill, and New Guinea at one end, and a view of the almshouse at the other - such being the features of my native town, it would be quite as reasonable to form a sentimental attachment to a disarranged checker-board".

(I) *The Scarlet Letter* p. 11.

Au début du XIX siècle Salem était encore un centre important de par son commerce très actif avec les côtes de l'Est. De nombreux armateurs y habitaient et envoyaient leurs bateaux vers la Chine et l'Inde. Ces riches marchands auront d'ailleurs une profonde influence dans la petite ville: ils formeront ce que Hawthorne appelle "the aristocratic class".

La famille des Hawthorne était établie depuis très longtemps en Nouvelle-Angleterre. Nous savons par une note de l'auteur lui-même - note de 1837 - que le premier ancêtre américain fut le major William Hathorne, fils cadet d'une famille du Wiltshire, habitant "Wigcastle, Wigton". Il vint en Amérique avec les premiers colons en 1635 ou 1636, plus probablement même en 1630 accompagnant le gouverneur royal, John Winthrop.

Ce major Hathorne était un homme énergique, châtiant impitoyablement tous les ennemis intérieurs et extérieurs: les Quakers et les Indiens. Il devint bientôt magistrat de la ville. C'est en cette qualité qu'il fit fouetter "Anne Coleman and four of her friends". Hawthorne nous présente cet ancêtre dans son introduction à "The Scarlet Letter".

"The figure of that first ancestor, invested by family tradition with a dim and dusky grandeur, was present to my boyish imagination as far back I can remember. It still haunts me and induces a sort of home-feeling with the past, which I scarcely claim in reference to the present phase of the town. I seem to have a stronger claim to a residence here on account of this grave, bearded, sable-cloaked, and steeple-crowned progenitor - who came so early, with his Bible and his sword, and trod the unworn street such a stately port, and made so large a figure, as a man of war and peace - a stronger claim than for myself, whose name is seldom heard and my face hardly known. He was a soldier, legislator, judge; he was a ruler in the Church; he had all the Puritanic traits, both good and evil. He was likewise a bitter persecutor, as witness the Quakers who have remembered him in their histories, and relate an incident of his hard severity towards a woman of their sect, which will last longer, it is to be feared, than any record of his better deeds, although these were many.

(I) *The Scarlet Letter* p. 12.

En 1681 ce William Hathorne meurt. Son fils, John Hathorne, colonel, semble avoir hérité de toute sa vigueur. Il est resté célèbre pour avoir trempé dans la persécution des soi-disantes sorcières de Salem. Et, avec la troisième génération, la famille tombe dans l'obscurité. Nous n'aurons plus rien de saillant avant l'apparition de notre auteur. Les Hawthorne furent de tous temps des marins.

"From father to son, for above a hundred years, they followed the sea; a gray-headed shipmaster, in each generation retiring from the quarter-deck to the homestead, while a boy of fourteen took the hereditary place before the mast, confronting the salt spray and the gale which had blustered against his sire and grandsire. The boy also, in due time, passed from the

forecastle to the cabin, spent a tempestuous manhood, and returned from his worldwandering to grow old and die and mingle his dust with the natal earth".

(I) *The Scarlet Letter* p. 43.

Mr. Lathrop nous dit encore que le grand-père du romancier, Daniel Hathorne, fut un hardi corsaire durant la guerre de l'Indépendance. Quant à son père, Nathaniel Hathorne, marin également, s'il ne se distinguât pas d'une façon particulière, c'est à lui que revient l'honneur d'avoir amené, sur son bateau, à Salem, pour la grande joie des habitants, le premier éléphant de cirque, en 1797. Il mourut en 1808 - quatre ans après la naissance de son fils Nathaniel - (celui-ci écrira dorénavant son nom avec w, Hawthorne) à Surinam, malade des fièvres. Il laissait une veuve et trois enfants dont deux filles. Madame Hathorne, anciennement Elisabeth Clarke Manning, était également de vieille souche puritaine, établie depuis longtemps en Nouvelle-Angleterre. Elle était d'une beauté remarquable, et, Mr. Lathrop ajoute: "a minute observer of religious festivals, of feasts, fasts, newmoons, and Sabbaths". Dès la mort de son mari, Madame Hathorne se confina dans la retraite la plus absolue, ne prenant même plus ses repas en famille. Les seuls compagnons du petit Nathaniel furent donc une sœur aînée et une sœur cadette.

L'enfance de Nathaniel n'eut rien d'extraordinaire: il fut un enfant avec les plaisirs et les peines des enfants, et, nous remarquons immédiatement une absence totale des symptômes précoces du génie. Dès maintenant, il s'habitua aux longues promenades solitaires. Il lit; "Elgin's Progress" de Bunyan et "Fairy Queen" de Spencer.

A l'âge de neuf ans il fut blessé d'une balle qui le frappa avec tant de violence au pied qu'il dut rester chez lui jusqu'à l'âge de douze ans.

Deux ans après il va s'établir avec sa mère chez son oncle, Robert Manning, près du lac Sebago. La maison était une maison originale, à tel point que les voisins l'avaient surnommée "Manning's Folly". Le pays était délicieux, grâce à son lac, à ses grands bois et, ce séjour là-bas, fit le plus grand bien au jeune Hawthorne. Il s'y fortifia; cependant l'auteur lui-même nous dit: "Here I first got my cursed habits of solitude". Il y avait là d'immenses ressources pour ce gamin avide de solitude. Ne nous dit-il pas "I lived in Maine like a bird of the air, so perfect was the freedom I enjoyed".

Il se promène dans les grands bois, et Mr. Lathrop nous dit, qu'au clair de lune, durant les nuits d'hiver "He would skate till undnight, all alone, upon the Sebago Lake, with the deep shadows of the icy hills on either hand".

En 1819, il retourne à Salem, devant se préparer au collège. C'est de nouveau un oncle qui l'héberge. Il regrette profondément son séjour dans le Maine, et, dans une lettre adressée à sa mère, il écrit:

"I have left school and have begun to fit for college under Benjin-L-Olivier, Lawyer. So you are in danger of having one learned man in your family..... I get my lessons at home and recite them to him (Mr. Olivier) at seven o'clock in the morning... Shall you want me to be a Minister Doctor or Lawyer? A Minister I will not be... A la fin de cette lettre il ajoute: "O, how I wish I was again with you, with

- 4 -

nothing to do but to go a gunning".

(Henry James p. 18-19.

En 1821, il entre au Bowdoin College, à Brunswick, dans le Maine. C'était un bon collège de campagne, simple, frugal, familial même. Sans être une institution remarquable, elle reçut cependant en son sein des éléments d'avenir tels que Longfellow, Hawthorne, Franklin Pierce, Haratio Bridge et autres.

C'est avec Pierce et Bridge que notre auteur le plus profondément se lia d'amitié. Ce sera une amitié durable, profonde, toujours prête à se manifester. Dans une lettre-préface à son recueil de "The Snow-Image", Hawthorne écrit à Haratio Bridge:

"If any body is responsible at this day for my being an author it is yourself. I know not whence your faith came, but while we were lads together at a country-College-gathering blueberries in study-Lours under those tall academic pines; or watching the great logs as they tumbled along the current of the Androseoggin; or shooting pigeons and grey squerrels in the woods; or bats flowing in the summer-twilight, or catehing trout in that shadowy little stream which, I suppose, is still wandering niverward to the forest-though you and I will never cast a line in it again- two idle lads, in short (as we need nor fear to acknowledge non) doing a hundred things the Faculty never heard of, or else it had been worse for us- still it was your prognostic of your friend's destiny that he was to be a writer of fiction".

(The Snow-Image p. 212.

Au cours de ses études, Hawthorne ne fit rien de bien extraordinaire. C'était un élève quelconque, il eut même des difficultés avec la direction pour avoir joué aux cartes. Cette anecdote nous montre d'ailleurs un joli côté du caractère du collégien. Mr. Lathrop publie une lettre du Président du collège à Madame Hawthorne, demandant son aide "in attempt to induce your son faithfully to observe the laws of this institution." Il ajoutait cependant: "Perhaps he might not have gamed, were it not for the influence of a student whom we have dismissed from college".

Nathaniel eut connaissance de cette lettre et écrivit à sa soeur:

"I was fully as willing to play as the person he suspects of having enticed me, and would have been influenced by no one. I have a great mind to commence playing again, merely to show him that I scorn to be seduced by another nito anything wrong".

(Lathrop p. 16.

Cette réponse prouve beaucoup de fierté et d'honnêteté.

Durant son séjour au collège il écrivit des vers dont Mr. Lathrop nous donne ce spécimen:

The Ocean hath its silent caves,
Deep, quiet and alone
Though there be fury on the waves,
Beneath them there is none.

(Lathrop p. 93.

S'il faut en juger par ceux-ci, nous ne regretterons certes pas que Hawthorne ait abandonné la poésie.

C'est au collège que naquit l'idée de son premier roman "Fanshawe", publié à Boston en 1828. Il le reniera plus tard.

En 1825, il quitte Bowdoin College pour retourner à Salem. Ici commence une retraite qui durera douze ans.

En 1835 il arriva à Salem. Durant ce laps de temps de 12 ans, de 1825 à 1837, il ne produira rien ou presque rien. C'est une véritable période d'incubation. Hawthorne lui-même a conscience de cette stérilité et de la tristesse de sa vie actuelle. Lathrop nous cite cet extrait d'une des lettres de l'auteur.

" I am disposed to thank God for the gloom and chill of my early life, for the hope that my share of adversity came then, when I bore it alone ".

(Lathrop) p. 162

Ailleurs, dans ses English Note-Books, Hawthorne écrit:

" I think I have been happier this Christmas than ever before, - by my own fireside, and with my wife and children about me, - more content to enjoy what I have, - less anxious for anything beyond it, in this life. My early life was perhaps a good preparation for the declining half of life; it having been such a blank that any thereafter would compare favourably with it. For a long, long while, I have occasionally been visited with a singular dream; and I have an impression that I have dreamed it ever since I have been in England. It is, that I am still at College, - or, sometimes, even at school, - and there is a sense that I have been there unconscionably long, and have quite failed to make such progress as my contemporaries have done; and I seem to meet some of them with a feeling of shame and depression that broods over me as I think of it, even when awake. This dream, recurring all through these twenty or thirty years must be one of the effects of that heavy seclusion in which I shut myself up for twelve years after leaving college, when everybody moved onward and left me behind. How strange that it should come now, when I may call myself famous and prosperous! - when I am happy too!

(English Note-Books p. 147-148.

Il vit dans la solitude la plus absolue, susceptible, sauvage, rêveur. Ses occupations favorites sont de longues promenades, souvent au crépuscule. Cette sauvagerie nous porterait à croire à de la misanthropie. Il ne faut pourtant pas exagérer; c'est là uniquement l'indice d'une imagination forte, d'une fantaisie plutôt sombre, rien de plus. Petit à petit il se consacre à la littérature. Le succès, pourtant, se fait attendre, à tel point qu'il pourra écrire dans sa préface des " Twice-Told Tales " parus en 1837 qu'il fut

" for many years the obscurest man of letters in America ". (The Devil in Manuscript p. 403.

Hawthorne avait écrit à cette époque un manuscrit; " Seven Tales of Native Land " qui d'ailleurs jamais ne fut publié. Pourquoi? Lathrop nous dit qu'il fut impossible de trouver un éditeur. Aussi n'est-il pas téméraire d'avancer que l'auteur pense à sa propre aventure lorsqu'il écrit dans " The Devil in Manuscript "

" I would make you stare to read their answers.... One man publishes nothing but schoolbooks, another gentleman has five novels already under examination.... another gentleman is just giving up business, on purpose, I verily believe, to avoid publishing my book. In short, of all the seventeen booksellers, only one have dared even to read my tales, and he - a literary dabbler himself, I should judge - has the impertinence to criticise them; proposing what he calls vast improvements and concluding, after a general sentence of condemnation, with the definitive assurance that he will not be concerned on any terms.

.... But there does seem to be one righteous man among these seventeen righteous ones, and he tells me, fairly, that no American publisher will meddle with an American work - seldom if by a humour-writer,

and never if by a new one-unless at the writer's risk ".

(The Devil in Manuscript p. 103.

Les seules productions de cette longue période sont les deux volumes des " Twice-Told-Tales " et " Snow-Image ".

Hawthorne a voulu nous expliquer personnellement cette pauvreté dans la production et il l'attribue à

" a total lack of sympathy at the when his mind would naturally have been most effervescent ".

(Twice Told Tales préface de l'édition de 1851.

Ce manque de sympathie se manifeste déjà dans ses rapports avec sa famille. Mr. Lathrop nous dit que l'auteur:

" had little communication with even the members of his family. Frequently his meals were brought and left at his locked door, and it was not often that the four inmates of the old Herbert Street mansion met in family circle. He never read histories aloud to his mother and sisters.....It was the custom in this household for the several members to remain very much by themselves, the three ladies were perhaps nearly as rigorous recluses as himself, and, speaking of the isolation which reigned among them, Hawthorne once said " We do not even live at our home ".

(Lathrop p. 64.

Plus loin dans sa préface à la seconde édition des " Twice-Told Tales " de 1851 Hawthorne écrit:

" He had no incitement to literary effort in a reasonable prospect of reputation or profit, nothing but the pleasure itself of composition, an enjoyment not at all amiss in its way, and perhaps essential to the merit of the work in hand, but which in the long run will hardly keep the chill out of a writer's heart or the numbness of his fingers ".

(Twice Told Tales préface de la 2^{de} édition.

C'est là une explication très plausible, très véridique même mais il semble bien que nous serons plus près de la vérité en admettant que Hawthorne était naturellement un mince producteur, très peu ambitieux et qu'il avait dans sa composition beaucoup de généreuse indolence.

La plupart de ses contes il les publia dans les revues du moment; beaucoup étaient très florissantes. Il s'adressa notamment à " The Boston Token " édité par " Peter Parley ", S.G. Goodrich dans lequel périodique il publia: " Roger Malvin's Burial ", " The Gentle Boy " et d'autres. La plupart du temps il ne signait pas ses œuvres ou bien employait un pseudonyme, cela ne devait guère augmenter sa réputation littéraire.

En 1836 Goodrich envoya Hawthorne à Boston pour éditer " The American Magazine of Useful and Entertaining Knowledge " revue dirigée par la " Bewick Company " (Thomas Bewick restaurateur de l'art de la gravure sur bois). Hawthorne était engagé à un salaire de 500 dollars par an. Goodrich ne tint pas sa promesse et nous trouvons dans une lettre de l'hiver 1836 ceci:

" I (c'est Hawthorne qui parle) came here trusting to Goodrich's positive promise to pay me forty-five dollars as soon as I arrived, and he has kept promising from one day to another till I do not see that he means to pay at all. I have now broke off all intercourse with him, and never think of going near him.....".

(Henry James p. 86.

Et pourtant Hawthorne acceptera une autre offre de Goodrich. Il écrira une " Universal History " à l'usage des écoles. Elle eut grand succès mais on ignore quelle fut la part de travail exacte fournie par Hawthorne.

Durant les années de 1835 à 1837, Hawthorne fit de fréquents voyages dans la Nouvelle-Angleterre. Il se familiarise peu à peu avec la région qu'il va chanter. Ainsi dans ses Note-Books il nous donne un compte-rendu copieux d'une visite qu'il fit à son ami Horatio Bridge, durant l'été de 1837 dans sa propriété du Maine.

En 1837 paraissent les " Twice-Told-Tales ". Cela n'apporte pas immédiatement la célébrité, mais les lecteurs quelque peu subtils sentent là une promesse pour l'avenir. C'est ainsi que les Peabody, anciens voisins des Hawthorne perdus de vue depuis leur séjour dans le Maine, désirent revoir l'auteur. Les Misses Peabody étaient trois; l'aînée, Elisabeth, prend sur elle d'inviter les Hawthorne, qui acceptèrent. Hawthorne croyait aller à une réception intime et voilà qu'il se trouve en présence d'une réunion nombreuse. L'agitation de ce sauvage est grande. Lathrop nous la décrit.

" He stood perfectly motionless, but with the look of a Sylvain creature on the point of fleeing away.... He was stricken with dismay, his face lost colour and took on a warm pale green... his agitation was very great, he stood by a table and, taking up some small object that lay upon it, he found his hand trembling so that he was obliged to lay it down.

J'ai dit que les Misses Peabody étaient trois. L'aînée, la plus brillante de la famille, était Elisabeth, la seconde Mary, épousera plus tard Horace Mann, enfin, la cadette Sophie Peabody menue, délicate, infirme même, la future femme de Hawthorne. Elle avait été éduquée à la maison, surtout par sa sœur Elisabeth qui avait donné des cours. Elle lisait le Latin, le Grec, l'Hébreu, connaissait bien le Français et l'Italien. Intellectuelle enthousiaste, d'une grande sensibilité artistique, elle avait orné sa chambre d'une manière exquise. Nous aurons une idée de sa mentalité en lisant une lettre adressée à sa sœur, lettre qui a trait à une visite que Emerson lui fit au printemps 1838.

" We had an exquisite visit from Waldo. It was the warbling of the Attic bird. The gleam of his diffused smile, the musical thunder of his voice, his repose, so full of the essence of life, his simplicity - just think of all these, and of my seeing and hearing him. He enjoyed everything we showed him so much. He talked so divinely to Raphaël's Madona del Pesce! I vainly imagined I was very quiet all the while, preserving a very demure exterior, and supposed I was sharing his oceanic calm. But the next day I was aware that I had been in a very intense state. I told Mary, that night after he had gone, that I felt like a gem; that was the only way I could express it. I don't know what Mary hoped to get from him, but I was sure of drinking in that which would make me paint Cuban skies better than even my recollections could have made me, were they as vivid as the rays of the sun in that sunniest of climates. (Elle avait été à Cuba avec sa mère en 1832). He made me feel as Eliza Dwight did once, when she looked uncommonly beautiful and animated. I felt as if her beauty was all about the room, and that I was in it, and therefore beautiful too. It seemed just so with Waldo's soul-beauty ".

(Woodberry p. 84.

Lors de la première visite de l'auteur et de sa famille elle ne put quitter sa chambre. Mais il revint. Elisabeth nous rappelle la scène:

" This time she came down, in her simple white wrapper, and sat on a sofa. As I said: "My sister, Sophia," he rose and looked at her intently- he did not realize how intently. As we went on talking, she would frequently interpose a remark, in her low sweet voice. Every time she did so, he would look at her again, with the same piercing indrawing gaze. I was struck with it, and thought, what if he should fall in love with her! And the thought troubled me; for she had often told me that nothing would ever tempt her to marry and inflict on a husband the care of an invalid."

(Brent and Iskin. Great writers of America. p. 68. 69.)

Hawthorne, jeune, beau, plus beau que Byron, disait Elisabeth Peabody, eut tôt fait de persuader la très romantique Sophia de se fiancer à lui. Les fiançailles, bien que tenues secrètes, eurent lieu en 1839.

L'amour lui était venu, non pas dans sa jeunesse, mais après que des années de solitude eurent mûri son cœur et son imagination, c'était un amour d'homme. Son amour est un sentiment profond, sérieux, presque sacré. Une émouvante sincérité parle dans les lettres qu'il adressera à sa fiancée lorsque celle-ci aura quitté Salem pour Boston en 1840.

" I never till now", écrit-il, " had a friend who could give me repose; all have disturbed me, and whether for pleasure or pain, it was still disturbance. But peace overflows from your heart into mine".

(Woodberry p. 100.)

En juin 1840, Sophie Peabody est à Concord.

Il écrit:

" My heart thirsts and languishes to be there away from the hot sun, and the coal dust, and the steaming docks, and the thick-pated, stubborn contentions men, with whom I brawl from morning till night, and all the weary toil that quite engrosses me, and yet occupies only a small part of my being, which I did not know existed before I became a measurer. I do think I should sink down quite disheartened and inanimate if you were not happy, and gathering from earth and sky enjoyment for both of us, but this makes me feel that my real, innermost soul is apart from all these unlovely circumstances, and that it has not ceased to exist, as I might sometimes suspect, but is nourished and kept alive through you. You know not what comfort I have in thinking of you amid those beautiful scenes and amid those sympathizing hearts. If you are well and happy, if your step is light and joyous there, and your cheek is becoming rosier, and if your heart makes pleasant music, then is it not better for you to stay there a little longer? And if better for you is it not so for me likewise? Now, I do not press you to stay, but leave it all to your wisdom, and if you feel it is now time to come home, then let it be so".

(Woodberry p. 100. 101.)

A la fin de cette même année, de Boston, il

écrit:

" Sometimes, during my solitary life in our old Salem house, it seemed to me as if I had only life enough to know that I was not alive, for I had no wife then to keep my heart warm. But, at length, you were revealed to me, in the shadow of a seclusion as deep as my own. I drew nearer and nearer to you, and

you came to me, and will remain forever, keeping my heart warm and renewing my life with your own. You only have taught me that I have a heart, -you only have thrown a light, deep downward and upward, into my soul. You only have revealed me to myself, for without your aid my best knowledge of myself would have been merely to know my own shadow, -to watch it flickering on the wall, and mistake its fantasies for my own real actions....".

(Woodberry p. 101. 102.)

Et après, de Salem cette fois-ci :

" Whenever I return to Salem, I feel how dark, my life would be without the warmth of your love. Sitting in this chamber, where my youth wasted itself in vain, I can partly estimate the change that has been wrought. It seems as if the better part of me had been born since then. I had walked those many years in darkness, and might so have walked through life, with only a dreamy notion that there was any light in the universe, if you had not kissed my eyelids and given me to see. You, dearest, have always been positively happy. Not so I, -I have only not been miserable ".
(Woodberry p. 102.)

Le mariage aura lieu en 1842.

L'horizon s'éclaire. Cette même année de 1839, en janvier, il obtient par protection politique un emploi à la douane de Boston. Hawthorne avait toujours professé des sentiments démocratiques et cette situation à la douane n'était que le résultat de l'élection à la Présidence du candidat démocrate, Van Buren. Il a ainsi un salaire de 1.200 dollars l'an. Certes ces fonctions n'étaient guère compatibles avec ses aspirations d'homme de lettres. Cela eut cependant l'immense avantage de le mettre en contact avec le monde extérieur, de briser le charme qui le retenait à Salem. Ses " American Note-Books " contiennent des passages qui nous montrent combien peu ces fonctions devaient lui être agréables.

" I have been measuring coal day, on board of a black little British schooner, in a dismal dock at the north end of the city. Most of the time I paced the deck to keep myself warm; for the wind (north-east, I believe) blew up through the dock as if it had been the pipe of a pair bellows. The vessel lying deep between two wharves, there was no more delightful prospect, on the right hand and on the left, than the posts and timbers, half immersed in the water and covered with ice, which the rising and falling of successive tides had left upon them, so that they looked like immense icicles. Across the water, however, not more than half a mile off, appeared the Bunker's Hill Monument, and what interested me considerably more, a church steeple, with the dial of a clock upon it, whereby I was enabled to measure the march of the weary hours. Sometimes I descended into the dirty little cabin of the schooner and warmed myself by a red-hot stove, among biscuit-barrels, pots and kettles, sea-chests and innumerable lumber of all sorts -my olfactories meanwhile being greatly refreshed with the odour of a pipe, which the captain, or some one of his crew, was smoking. But at last came the sunset, with delicate clouds, and a purple light upon the islands, and I blessed it, because it was the signal of my release ".
(American Note-Books p. 173.)

Ceci fut écrit durant l'hiver de 1840.

Quelques semaines plus tard, il écrira :

" I pray that in one year more I may find some way of escaping from this unblest Custom-house; for it is very grievous thralldom. I do detest all offices; all, at least, that are held on a political tenure, and I want nothing to do with politicians.

Their hearts wither away and die out of their bodies. Their consciences are turned to india-rubber, or to some substance as black as that and which will stretch as much. One thing, if no more, I have gained by my Custom-house experience - to know a politician. It is a knowledge which in previous thought or power of sympathy could have taught me; because the animal, or the machine rather, is not in nature".
(American Note-Books p. 186.

Quelques jours plus tard il reprend ce thème:

"I do not think it is the doom laid upon me of murdering so many of the brightest hours of the day at the Custom-house that makes such havoc with my wits, for here I am again trying to write worthily....yet with a sense as if all the noblest part of man had been left out of my composition, or had decayed out of it since my nature was given to my own keeping.... Never comes any bird of Paradise into that dismal region. A salt or even a coal-ship is ten million times preferable, for there the sky is above me and the fresh breeze around me, and my thoughts having hardly anything to do with my occupation, are as free as air. Nevertheless....it is only once in a while that the image and desire of a better and happier life makes me feel the iron of my chains; for after all a human spirit may find no insufficiency of food for it, even in the Custom-house. And with such materials as these I do think and feel and learn things that are worth knowing, and which I should not know unless I had learned them there; so that the present position of my life shall not be quite left out of the sum of my real existence.... It is good for me, on many accounts, that my life has had this passage in it. I know much more than I did a year ago. I have a strange sense of power to sit as a man among men. I have gained worldly wisdom, and wisdom also that is not altogether of this world. And when I quit this earthly career where I am now buried, nothing will cling to me that ought to be left behind. Men will not perceive, I trust, by my look or the tenor of my thoughts and feelings that I have been a Custom-house officer".

(American Note-Books p. 192.

Peu de temps après encore ceci:

"When I shall be free again, I will enjoy all things with the fresh simplicity of a child of five years old. I shall grow young again, made all over anew. I will go forth and stand in a summer shower, and all the worldly dust that has collected on me shall be washed away at once, and my heart will be like a bank of fresh flowers for the weary to rest upon". (American Note-Books p. 195.

Ces paroles quasi prophétiques devaient se réaliser. En avril 1841 il abandonna la "Custom-house" et va s'établir dans la communauté socialiste de "Brook-Farm". Il y fera la connaissance du Transcendentalisme.

Qu'était-ce que "Brook-Farm"? Dans les mémoires de Margaret Fuller, un des fondateurs, nous trouvons ceci:

"In Boston and its vicinity, several friends, for whose character Margaret felt the highest honour, were earnestly considering the possibility of making such industrial, social, and educational arrangements as would simplify economies, combine leisure for study with healthful and honest toil, avert unjust collisions of caste, equalise refinements, awaken generous affections, diffuse courtesy, and sweeten, and sanctify life as a whole".

(Henry James p. 77-78.

Ces "several friends" dont parle Margaret Fuller n'étaient autres que les membres du "Transcendental Club" fondé à la maison de George Ripley, de Boston, le 19 septembre 1836.

On y discutait des sujets de religion et de philosophie. Ces réunions prirent la forme de conversations; Margaret Fuller et Bronson Alcott devaient y briller particulièrement, de même Théodore Parker, théologien radical. Emerson se joignit au groupe, en tant qu'auditeur sympathique, tout au moins au début. La première chose que le Club fit, ce fut de publier un périodique intitulé "The Dial" et qui parut quatre fois par an, de juillet 1840 à avril 1844. Ripley surveilla la publication, Margaret Fuller s'occupa de l'édition littéraire, avec l'aide d'Emerson, la belle-sœur de Hawthorne se chargea de la vente.

Une tentative plus audacieuse de ces "Transcendentalists" fut l'expérience de Brook-Farm. On avait beaucoup discuté au Club de communautés idéales et George Ripley avec W.H. Channing décidèrent de fonder une telle communauté. Emerson trop occupé par la publication de son journal ne sut rien de l'affaire sans quoi il s'y fut certainement opposé, car il ne manquait pas de sens pratique. Au début de 1841, ils achetèrent une ferme de 170 acres, à West-Rox-Cury, pour le prix de 10.500 dollars. Il y eut des actionnaires dont Hawthorne. Hawthorne représente le type de Transcendentalist qui fut attiré par persuasion dans l'affaire mais qui bientôt perdit sa foi en elle. Il a vécu à Brook-Farm en observateur en spectateur et Lathrop nous le décrit:

" silently, hour after hour, in the broad old-fashioned hall of the house, where he could listen almost unseen to the chat and merriment of the young people, himself almost always holding a book before him, but seldom turning the leaves ".
(Lathrop, p. 207)

Certes Hawthorne mit la main à la charrue; il travailla comme tous les frères de la communauté mais il était trop silencieux, pas assez communicatif et il fit bientôt l'effet d'un vampire intellectuel. S'il y a une saison, qui selon Hawthorne, laisse dans ces régions:

" so large a blank - so melancholy a death-spot - in lives so buel that they ought to be all summertime ".

(il y a l'été avec ses habitudes bucoliques, pastorales dont Lathrop nous dit:

" Of a summer night, when the moon was full they lit no lamps, but sat grouped in the light and shadow, while sundry of the younger men sang old ballads, or joined Tom Moore's songs to operatic airs. On other nights there would be an original essay or poem read aloud, or else a play of Shakespeare, with the parts distributed to different members; and these amusements failing, some interesting discussion was likely to take their place. Occasionally, in the dramatic season, large delegations from the farm would drive into Boston, in carriages and waggons, to the opera or the play. Sometimes, too, the young women sang as they washed the dishes in the Hive; and the youthful yeomen of the society come in and helped them with their work. The men wore blouses of a checked or plaided stuff belted at the waist, with a broad collar folding down about the throat, and rough straw hats, the women, usually simple calico gowns and hats ". (Lathrop, p. 211)

Toutefois Hawthorne dut être oppressé par ce qu'il appelle " the sultry heat of society " dans un de ses Note-Books.

"What would a man do if he were compelled to live always in the sultry heat of society and could never bathe himself in cool solitude..."

Brook-Farm fut un rêve, un mauvais rêve; il semble bien que son jugement définitif soit:

"Really I should judge it to be twenty years since I left Brook-farm; and I take this to be one proof that my life there was an unnatural and unsuitable, and therefore an unreal one. It already looks like a dream behind me. The real me was never an associate of the community; there has been a spectral appearance there, sounding the horn at daybreak, and milking the cows, and hoeing potatoes, and raking hay, toiling in the sun, and doing me the honor to assume my name. But this spectre was not myself. Nevertheless, it is somewhat remarkable that my hands have, during the past summer, grown very brown and rough, inasmuch that many people persist in believing that I, after all, was the aforesaid spectral horn-sounder, cowmilk, potatoe-hoe, and hay-raker. But such people do not know a reality from a shadow. Enough of nonsense". (Woodberry p. 110.)

Pour entrer à Brook-Farm il avait déserté ce qui était réellement sa vie: Salem, sa maison solitaire. Tout cela n'était pas mort et lors d'une visite à sa ville natale, il avait écrit à Sophia Peabody:

"How immediately and irrevocably should I relapse into the way of life in which I spent my youth. If it were not for you, this present world would see no more of me forever. The sunshine would never fall on me, no more than on a ghost. Once in a while people might discern my figure gliding stealthily through the dim evening; - that would be all. I should be only a shadow of the night, it is you that give me reality, and make all things real for me. If, in the interval since I quitted this lonely old chamber, I had found no woman (and you were the only possible one) to impart reality and significance to life, I should have come back hither ere now, with a feeling that all was a dream and a mockery". (Woodberry p. 109.)

Hawthorne était entré à Brook-Farm dans une intention plutôt égoïste - trouver un home où amener sa femme - il y reste probablement grâce à son amour de la nature. On sent cet enthousiasme quand il s'écrit, parlant d'une après-midi d'octobre:

"Oh! the beauty of grassy slopes, and the hollow ways of paths winding between hills, and the intervals between the road and wood-lots where summer lingers and sits down strewing dandelions of gold and blue asters as her parting gifts on memorials". (American Note-Books p. 86 (I))

C'est ici, à Brook-Farm qu'il eut quelques relations avec Margaret Fuller. Il n'y eut certainement pas grande intimité, loin de là. Ne trouvons-nous pas au début des "American Note-Books" de 1841:

"I was invited to dine at Mr. Bancroft's yesterday, with Miss Margaret Fuller; but Providence had given me some business to do; for which I was very Thankful." (Note-Books p. 103 (I))

Hawthorne n'est pas toujours aussi acerbe; plus loin nous trouvons:

"After leaving the book at Mr. Emerson's, I returned through the woods, and, entering sleepily Hollow, I perceived a lady reclining near the path which bends along its verge. It was Margaret herself. She had been there the whole afternoon meditating, for she had a book in her hand with some strange title which I did not understand and have forgotten. She said that nobody had broken

her solitude, and was just giving utterance to a theory that no inhabitant of Concord ever visited Sleepy Hollow, when we saw a group of people entering the sacred precincts. Most of them followed a path which led them away from us; but an old man passed near us, and smiled to see Margaret reclining on the ground and me standing by her side. He made some remark upon the beauty of the afternoon, and withdrew himself into the shadow of the wood. Then we talked about autumn, and about the pleasures of being lost in the woods, and about the crows, whose voices Margaret had heard; and about the experiences of early childhood, whose influence remains upon the character after the recollection of them has passed away; and about the sight of mountains from a distance, and the view from their summits, and about other matters of high and low philosophy".

(Henry James p. 79.80.)

Hawthorne ne devait certainement pas aimer le positivisme trop absolu de Margaret Fuller. Le résultat littéraire du séjour à Brook-Farm est "Blithedale Romance" qui ne sera publié qu'en 1852. Il semble bien que son personnage de "Zenobia" lui fut inspiré par Margaret. Ici pour la première fois nous avons une tentative sérieuse pour créer un "caractère". En 1842, Sophia Peabody et Hawthorne décident d'unir leur pauvreté. Ils se marièrent à Boston, le 9 juillet 1842 et allèrent s'installer à Concord, dans "Old Manse".

Concord était une ville caractéristique de Massachussets avec des grandes prairies, des collines variées et une rivière lente. Là il y avait un pont fameux. Emerson n'avait-il pas écrit en 1836:

"Here once the embattled farmers stood and fired the shot heard round the world"

C'est en effet que fut versé le premier sang patriote lors de la guerre de la Révolution.

La maison que Hawthorne allait habiter était elle aussi, une maison ayant un long passé. Vieille, carrée, couverte de mousse et de lichens, elle était l'habitation d'anciens ministres presbytériens, toute imprégnée pour ainsi dire de sermons calvinistes. Emerson y avait vécu et écrit quelques uns de ses meilleurs essais. Le Docteur Ripley, réputé pour son érudition et sa sainteté, y avait vécu et son ombre y planait encore. Ne serait-ce pas de lui que Hawthorne parlait disant de son boudoir que:

"The shade of our departed host will never haunt it; for its aspect has been as completely changed as the scenery of a theatre. Probably the ghost gave one peep into it, uttered a groan and vanished for ever".

Hawthorne n'a pas trop de voisins bien que ici il semble avoir perdu quelque peu de sa sauvagerie primitive; il y a des amis, des amis distingués qu'il traitera plutôt en hommes qu'en écrivains. Il y a tout d'abord: Thoreau. Ce sont d'immenses promenades en canoë avec celui-ci. Et puis il y a Ellery Channing, fervent pêcheur tout comme Hawthorne lui-même. On se laisse aller au gré des flots, on paresse délicieusement durant ces longues après-midis:

"Strange and happy times were those when we cast aside all irksome forms and straitlaced habits, and delivered ourselves up to the free air, to live like the Indians or any less conventional race, during one bright semicircle of the sun. Rowing our boat against the current, between wide meadows, we turned aside into the Assabeth. A more lovely stream than this, for a mile above its junction with the Concord, has never flowed on earth - nowhere indeed except to lave the interior regions of a poet's

imagination.... It comes flowing softly through the midmost privacy and deepest hearth of a wood which whispers it to be quiet, while the stream whispers back again from its sedgy borders, as of river and wood were hushing one another to sleep. Yes; the river sleeps along its course and dreams of the sky and the clustering foliage ". (Henry James. p. 98.

Il y avait cet autre voisin, Emerson. Tout le monde veut le voir et le village est vraiment hanté de pèlerins.

" Never was a poor little country village infested with such a variety of queer, strangely - dressed, oddly - behaved mortals, most of whom took upon themselves to be important agents of the world's destiny, yet were simply bores of a very intense character ". (Old Manse, préface.

Dans un paragraphe précédent il nous avait dit:

" These hobgoblins of flesh and blood were attracted thither by the wide-spreading influence of a great original thinker who had his earthly abode at the opposite extremity of our village.

...People that had lighted on a new thought or a thought they fancied new, came to Emerson as the finder of glittering gem hastens to a lapidary, to ascertain its quality and value ". (Old Manse, préface.

Bien que Hawthorne ne soit pas comme il dit " in metaphysical communion ":

" It was good nevertheless to meet him in the wood-paths, or sometimes in our avenue with that pure intellectual gleam diffused about his presence, like the garment of a shining one; and he so quiet, so simple, so without pretension each man alive as if expecting to receive more than he could import. " (Old Manse, préface.

La vie qu'il mène dans " Old Manse " est une vie égale - certains diraient monotone - mais dont il se contente. Au printemps 1843, il a repris ses travaux littéraires:

" As to the daily course of our life, I have written with pretty commendable diligence, averaging from two to four hours a day; and the result is seen in various magazines. I might have written more if it had seemed worth while, but I was content to earn only so much gold as might suffice for our immediate wants, having prospect of official station and emolument which would do away with the necessity of writing for bread. These prospects have not yet had their fulfilment; and we are well content to wait, for an office would inevitably remove us from our present happy home - at least from an outward home; for there is an inner one that will accompany us wherever we go. Meantime, the magazine people do not pay their debts; so that we taste some of the inconveniences of poverty. It is an annoyance, not a trouble ". (American Note Books p. 192 (II)

Et il continue à nous donner quelques-unes de ses habitudes:

" Every day I trudge through snow and slish to the village, look into the post-office, and spend an hour at the reading-room; and then return home, generally without having spoken a word to any human being....".

(American Note Books p. 191.

Vis à vis des étrangers, il reste toujours aussi peu communicatif:

" A cloudy veil stretches across the abyss of my nature. I have, however, no love of secrecy and darkness. I am

glad to think that God sees through my heart, and if any angel has power to penetrate into it, he is welcome to know everything that is there. Yes, and so may any mortal who is capable of full sympathy; and therefore worthy to come into my depths. But he must find his own way there, I can neither guide nor enlighten him".

(old Manse p. 13.)

Et partout! N'est-ce pas lui qui évite toute conversation:

" I had a purpose if circumstances would permit, of passing the whole term of my wife's absence without speaking a word to any human being".

(old Manse p. 16)

Il trompe ses périodes de sauvagerie en étudiant l'Allemand dans Tieck et Bürger; en lisant Voltaire et Rabelais. Il signale encore un voyage à Salem:

" I went alone to Salem, where I resumed all my bachelor habits for nearly a fortnight, leading the same life in which ten years of my youth flitted away like a dream. But how much changed was I! At last I had got hold of a reality which never could be taken from me. It was good thus to get apart from my happiness for the sake of contemplating it".

(American Note-Books p. 203 (II))

Le bonheur dont Hawthorne jouissait si intensément devait être couronné par la naissance de leur premier enfant Una, le 3 mars 1844. La coupe de félicité déborde. Malheureusement il y a le revers de la médaille; cet enfant apportant le bonheur, apportait aussi une charge qui bientôt se fera sentir. Impossible de vivre encore de fruits et de légumes que l'on cultive dans le jardin.

En 1845 Madame Hawthorne écrit à sa mère: " He and Una are my perpetual Paradise and I besieged heaven with prayers that we might not find it our duty to separate, whatever privations we must outwardly suffer in consequence of remaining together".

(Woodberry p. 119.)

Cette situation préoccupe les amis de Hawthorne. En mai 1845, Horatio Bridge et Franklin Pierce décident de venir le voir. Ils le trouvèrent travaillant dans son jardin. Ils voulurent aider, cachant le sérieux de l'intérêt qu'ils lui portaient sous une allégresse gamine.

" Mr. Bridge caught a glimpse of him, and began a sort of waltz towards him. Mr. Pierce followed; and when he reappeared, Mr. Pierce's arm was encircling my husband's old blue frock. How his friends do love him! Mr. Bridge was perfectly wild with spirits. He danced and gesticulated and opened his round eyes like an owl.

...My husband says Mr. Pierce's affection for and reliance upon him are perhaps greater than any other person's. He called him " Nathaniel " and spoke to him and looked at him with peculiar tenderness"

(Woodberry p. 120.)

Bridge emploiera son influence politique l'année suivante en faveur de son ami, le 23 mars 1846, Hawthorne est nommé surveillant de la Douane de Salem.

Ses meilleures pièces de l'époque avaient été éditées par " The Democratic Review " périodique de Washington. Le candidat démocrate qui vient d'enlever la Présidence est Polk.

De par sa nomination à la Douane de Salem, la situation de Hawthorne s'est améliorée: l'effet immédiat c'est qu'il cesse d'écrire. Disons toutefois à sa décharge que des affai-

res domestiques (déménagement, l'absence de sa femme partie pour Boston où elle mettra au monde un fils Julian) l'ont éloigné de sa plume. Au fait il répète à Salem l'expérience qu'il fit dans les docks de Boston et au début ce changement de vie fut un plaisir et un soulagement:

" After my fellowship of toil and impracticable schemes with the dreamy brethren of Brook-Farm; after living for three years within the subtle influence of an intellect like Emerson's; after those wild, free days on the anabath, indulging fantastic speculations, beside our fire of fallen boughs, with Ellery Channing; after talking with Thoreau about pine-trees and Indian relics, in his hermitage at Walden; after growing fastidious by sympathy with the classic refinement of Hillord's culture; after becoming imbued with poetic sentiment at Longfellow's hearth-stone, it was time at length, that I should exercise other faculties of my nature, and nourish myself with food for which I had hitherto had little appetite. Even the old inspector was desirable, as a change of diet, to a man who had known Alcott. I look upon it as an evidence, in some measure, of a system naturally well balanced, and lacking us essential part of a thorough organization, that, with such associates to remember, I could mingle at once with men of altogether different qualities, and never murmur at the change ".

(Woodberry p. 169. 170.

Mais l'ennui et le dégoût bientôt viendront. Jusqu'en 1850 - date de son départ de Salem - aucun journal ne sera publié. " The Scarlet Letter " ne fut pas écrit avant 1849. Il employa ce temps de loisirs relatifs à rassembler des impressions qu'il incarnera dans " The Custom-House ".

En juin 1849, il est relevé de son emploi. Il risque de nouveau la pauvreté. Il rentre chez lui pour annoncer la nouvelle mais sa femme, loin de se désoler, n'a qu'un cri de joie: " Oh! than you can write your Book! ". Heureusement, Madame Hawthorne ne était parvenue à mettre un peu d'argent de côté - 150 dollars. Seul ce sentiment de délivrance anime encore Hawthorne et le réjouit. Madame Hawthorne écrit à sa mère:

" I have not seen my husband happier than since this turning out. He has felt in chains for a long time, and being a man he is not alarmed at being set on his own feet again, - or on his head I might say, for that contains the available gold of a mine scarcely yet worked at all ".

(Woodberry p. 171.

Avant de commencer sa nouvelle vie, il fera encore une triste expérience. Madame Hawthorne, mère, devient gravement malade. Immédiatement Sophia s'installe garde-malade. Hawthorne a la charge des deux enfants, Una et Julian. Hawthorne aimait sa mère très profondément, plus profondément que leurs rapports ne le faisaient supposer. Le compte-rendu qu'il nous donne d'une visite qu'il lui fit pendant sa maladie est poignant:

" About five o'clock I went to my mother's chamber, and was shocked to see such an alteration since my last visit. I love my mother; but there has been, ever since boyhood, a sort of coldness of intercourse between us, such as it apt to come between persons of strong feelings if they are not managed rightly. I did not expect to be much moved at the time, - that is to say, not to feel any overpowering emotion struggling just then, - though I knew I should deeply remember and regret her. Mrs. Dike was in the chamber; Louisa jointed to a chair near the bed, but I was moved to kneel down close by my mother, and take her hand. She knew me, but

could only murmur a few indistinct words; among which I understood an injunction to take care of my sisters. Mrs. Dike left the chamber and then I found the tears slowly gathering in my eyes. I tried to keep them down, but it would not be; I kept filling up, till, for a few moments, I shook with sobs. For a long time I knelt there, holding her hand, and surely it is the darkest hour, I ever lived. Afterwards I stood by the open window and looked through the crevice of the curtain. The shouts, laughter, and cries of the two children had come up into the chamber from the open air, making a strange contrast with the death-bed scene. And now, through the crevice of the curtain, I saw my little Una of the gollocks, looking very beautiful, and so full of spirit and life that she was life itself. And then I looked at my poor dying mother, and seemed to see the whole of human existence at once, standing in the dusty midst of it."

(Woodbury p. 180. 181.

La mère de Nathaniel Hawthorne mourut le 31 juillet 1849. Une fois de plus la misère s'installa au foyer des Hawthorne, et ses amis durent lui venir en aide. Hillard qu'il avait connu à Concord fut l'intermédiaire. Hawthorne reçut le 17 janvier 1850 une grosse somme d'argent ainsi que cette lettre:

" It occurred to me and some other of your friends that, in consideration of the events of the last year, you might at this time be in need of a little pecuniary aid. I have therefore collected, from some of those who admire your genius and respect your character, the enclosed sum of money, which I send you with my warmest wishes for your health and happiness. I know the sensitive edge of your temperament; but do not speak or think of obligation. It is only paying, in a very imperfect measure, the debt we owe you for what you have done for American Literature. Could you know the readiness with which every one to whom I applied contributed to this little offering, and could you have heard the warm expressions with which some accompanied their gift, you would have felt that the bread you had cast upon the waters had indeed come back to you. Let no shadow of despondency, my dear friend, steal over you. Your friends do not and will not forget you. You shall be protected against " eating-cares " which I take it, mean cares lest we should not have enough to eat."

(Woodbury p. 185. 186.

Cet argent lui permit d'achever son livre et de plus l'incita à travailler avec plus de zèle que jamais à son oeuvre. La délicatesse de la lettre de Hillard, touche Hawthorne profondément qui répondit en des termes vraiment émus:

" I read your letter in the vestibule of the Post Office, and it drew - what my troubles never had - the water to my eyes, so that I was glad of the sharply cold westwind that blew into them as I came Homeward, and gave them an excuse for being red and bleared.

" There was much that was very sweet - and something, too, that was very bitter - mingled with the same moisture. It is sweet to be remembered and cared for by one's friends - some of whom know me for what I am, while others, perhaps know me only through a generous faith - sweet to think that they deem me worth upholding in my poor work through life. And it is bitter, nevertheless, to need their support. It is something else besides pride that teaches me that ill-success in life is really and justly a matter of shame. I am ashamed of it, and I ought to be. The fault of a failure is attributable - in a great degree at least - to the man

who fails. I should apply this truth in judging of other men, and it behooves me not to shun its point or edge in taking it home to my own heart. Nobody has a right to live in the world unless he be strong and able, and applies his ability to good purpose.

"The money, dear Hillard, will smooth my path for a long time to come. The only way in which a man can retain his self-respect, while availing himself of the generosity of his friends, is by making it an incitement to his utmost exertion, so that he may not need their help again. I shall look upon it so nor will shun any drudgery that my hand shall find to do, if thereby I may win bread." (Woodbury p. 116-117).

Quatre jours après le 3 février 1850, il achevait "The Scarlet Letter".

L'immense succès remporté par "The Scarlet Letter" en 1850 va lui permettre de s'établir à Lenox dans le Berkshire, actuellement un "summer-resort" comme disent les Américains. Il y trouve l'inspiration, la tranquillité qui lui est nécessaire. Il écrit beaucoup. C'est ici que fut achevé au début de 1851 "The House of the Seven Gables". Il composera ensuite deux petits volumes pour enfants "The Wonder-Book" et "Tangwood Tales". Lenox était un endroit agréable en été mais les hivers sont longs et froids, se prolongeant jusqu'en mai et à la fin de l'année 1851, Hawthorne écrit à Fields que:

"to tell you a secret I am sick to death of Berkshire, and hate to think of spending another winter here.... The air and climate do not agree with my health at all, and for the first time since I was a boy I have felt languid and dispirited... O that Providence would build me the merest little shanty, and mark me out a rood or two of garden ground, near the sea-coast".

(Henry James p. 131)

Sa santé était chancelante et pour l'hiver 1852 il s'établit à West-Newton, près de Boston. Ici il composera "The Blithedale Romance". Il retourne maintenant à Concord et il s'installe dans une maison qu'il avait achetée et qui s'appelait "Wayside". Il y restera jusqu'à son départ pour l'Angleterre en 1853, et y reviendra lors de son retour en Amérique. Dans une lettre à son ami George Curtes il décrit cette maison où il aura l'inspiration de "Septimus Felton".

"As for my old house, you will understand it better after spending a day or two in it. Before Mr. Alcott took it in hand, it was a mean-looking affair, with two peaked gables; no suggestiveness about it; and no venerableness, although from the style of its construction it seems to have survived beyond its first century. He added a porch in front, and a central peak, and a piazza at each end, and painted it a rusty olive hue, and invested the whole with a modest picturesqueness; all which improvements, together with its situation at the foot of a wooded hill, make it a place that one notices and remembers for a few moments after passing. Mr. Alcott expended a good deal of taste and some money (to no great purpose) in forming the hillside behind the house into terraces, and building arbours and summer-houses of rough stems and branches and trees, on a system of his own. They must have been very pretty in their day, and are so still, although much decayed, and shattered more and more by every breeze that blows. The hillside is covered chiefly with locust trees, which come into luxuriant blossom in the month of June, and look and smell very sweetly, intermixed with a few young elms, and white pines and infant oaks - the whole forming rather a

thicket than a wood. Nevertheless, there is some very good shade to be found there. I spend delectable hours in the hottest part of the day, stretched out at my lazy length, with a book in my hand, or some unwritten book in my thoughts. There is almost always a breeze stirring along the sides or brow of the hill. From the hill-top there is a good view along the extensive level surfaces and gentle hilly outlines covered with wood, that characterise the scenery of Concord.... I know nothing of the history of the house except Thoreau's telling me that it was inhabited, a generation or two ago, by a man who believed he should never die. I believe, however, he is dead; at least, I hope so; else he may probably reappear and dispute my title to his residence". (Henry James p. 138-139.)

Cependant son départ pour l'Angleterre approche. Le 4 mars 1853, son vieil ami Franklin Pierce, est élu Président des Etats-Unis. C'est un événement pour Hawthorne. Pierce ne l'oublie pas cet ami fidèle, qui a soutenu sa candidature, qui a écrit " Life of Franklin Pierce " et il décide de lui donner une situation convenable. Il le nommera consul. Où? On n'en sait encore rien.

" Do make some inquiries about Portugal " écrit-il à Fields " as for instance, in what part of the world it lies, and whether it is an empire, a kingdom, or republic. Also, and more particularly, the expenses of living there and whether the Minister would be likely to be much pestered with his own countrymen. Also, any other information about foreign countries would be acceptable to an inquiring mind ".

(Henry James p. 145.)

Toutefois il est décidé qu'il ira à Liverpool. Le départ eut lieu en 1853. Son séjour en Angleterre durera officiellement jusqu'en 1857. Dire qu'il aime follement son métier de consul serait dénaturer les sentiments de Hawthorne; il fit consciencieusement son devoir mais sans emballement aucun. En mars 1854 il écrit à Bridge:

" I like my office well enough, but any official duties and obligations are irksome to me by every expression. Nevertheless, the emoluments will be a sufficient inducement to keep me here, though they are not above a quarter part what some people suppose them.

It sickens me to look back to America. I am sick to death of the continual fuss and tumult and excitement and bad blood which we keep up about political topics. If it were not for my children I should probably never return, but -after quitting office- should go to Italy, and live and die there. If Mrs. Bridge and you would go, too, we might form a little colony amongst ourselves, and see our children grow up together. But it will never do to deprive them of their native land, which I hope will be a more comfortable and happy residence in their day than it has been in ours. In my opinion, we are the most miserable people on earth.

I wish would send me the most minute particulars about Pierce - how he looks and behaves when you meet him, how his health and spirits are - and above all, what the public really thinks of him - a point which I am utterly unable to get at through the newspapers. Give him my best regards, and ask him whether he finds his post any more comfortable than I prophesied it would be ".

(Woodberry 243. 244)

Grâce à l'argent que lui rapportant ses fonctions, il va pouvoir s'acquitter de ce qu'il considérait comme une dette d'honneur, il va rembourser l'argent que ses amis récoltèrent pour lui pendant la période de misère noire qu'il vécut à Salem. Le

9 décembre 1853 il écrit à Hillard:

" Dear Hillard, - I herewith send you a draft on Ticknor for the sum (with interest included) which was so kindly given me by unknown friends, through you, about four years ago. I have always hoped and intended to do this, from the first moment when I made up my mind to accept the money. It would not have been right to speak of this purpose before it was in my power to accomplish it; but it has never been out of my mind for a single day, nor hardly, I think, for a single working hour. I am most happy that this loan (as I may fairly call it, at this moment) can now be repaid without the risk on my part of leaving my wife and children utterly destitute. I should have done it sooner; but I felt that it would be selfish to purchase the great satisfaction for my self, at any fresh risk to them. We are not rich, nor are we ever likely to be; but the miserable pinch is over.

The friends who were so generous to me must not suppose that I have not felt deeply grateful, nor that my delight at relieving myself from this pecuniary obligation is of any ungracious kind. I have been grateful all along, and am some more so now than ever. This act of kindness did are an unspeakable amount of good; for it came when I most needed to be assured that anybody thought it worth while to keep me from sinking. And it did me even greater good than this, in making me sensible of the need of sterner efforts than my former ones, in order to establish a right for myself to live and be comfortable. For it is my creed (and was so even at that wretched time) that a man has no claim upon his fellow-creatures, beyond bread and water and a grave, unless he can win it by his own strength or skill. But so much the kinder were those unknown friends whom I thank again with all my heart ".

(Woodberry p. 259, 260.

Si Hawthorne ne vit aucun des grands écrivains anglais de l'époque, il fut en contact constant avec les capitaines des navires américains qu'il aimait particulièrement pour leur belle vitalité. Non seulement il les voyait sur les bateaux mais il fréquentait la taverne de Mrs. Blodgett où toujours il fut le bienvenu parmi les marins. Son fils Julian se rappelle la scène et la décrit ainsi:

" The smoking-room was an apartment barely twenty feet square, though of a fair height; but the captains smoked a great deal, and by nine o'clock sat enveloped in a blue cloud. They played euchre with a jovial persistence that seems wonderful in the retrospect, especially as there was no gambling. The small boys in the house (there were two or three) soon succeeded in mastering the mysteries of the game and occasionally took a hand with the captains. Hawthorne was always ready to play, and used to laugh a great deal at the turns of fortune. He rather enjoyed card-playing, and was a very good hand at whist; and know, besides, a number of other games, many of which are out of fashion, but which he, I suppose, had learned in his college days. Be the diversion or the conversation what it might, he was never lacking in geniality and goodfellowship; and sparkles of wit and good humor continually came brightening out of his mouth, making the stalwart captains haw-haw prodigiously, and wonder, perhaps, where his romances came from. Nevertheless, in his official capacity, he sometimes made things (in their own phrase) rather lively for them; and it is a tribute to his unflinching good sense and justice, that his enforcement of the law never made him unpopular ".

(Woodberry 248

Ses journaux nous racontent plusieurs petits voyages avec sa femme et ses enfants. Ses visites à Londres sont fréquentes; il affectionne particulièrement cette ville. Toutes ses impressions il les réunira dans un petit volume " Our old House " publié en 1863.

Vers la fin de 1857 il abandonne son consulat à Liverpool et il part pour l'Italie. Le voyage se fait vite. En janvier 1858 il arrive à Rome où il restera jusqu'à l'été. Puis il ira à Florence mais il reviendra à Rome pour y passer l'hiver. Si son roman " Transformations " connu surtout sous le nom de " The Marble Faun " atteste qu'il sut jouir des ressources qu'offrait l'endroit. Ses " Italian Note-Books " par contre indiquent un découragement profond et une grande misère morale. Son avenir est de nouveau incertain, de plus pendant ce second hiver qu'il passe à Rome il faillit perdre sa fille aînée. Une visite lui fit grand bien: celle de Franklin Pierce, qui après avoir tâté de la Présidence, faisait un voyage en Europe. Les vieux amis se retrouvent; Hawthorne se sent vibrer en présence de cette constante amitié et il exprime à Pierce toute sa gratitude dans une note émouvante de ses " Italian Note-Books "

" I have found him here in Rome, the whole of my early friend, and even better than I used to know him; a heart as true and affectionate a mind much widened and deepened by the experience of life. We hold just the same relation to one another as of yore, and we have passed all the turning off places, and may hope to go on together, still the same dear friends, as long as we live. I do not love him one whit the less for having been President, nor for having done me the greatest good in his power; a fact that speaks eloquently in his favour, and perhaps says a little for myself. If he had been merely a benefactor; perhaps I might not have borne it so well; but each did his best for the other, as friend for friend ". (*Italian Note Books p. 287.*)

On est étonné en lisant ses Note-Books et en constatant combien peu profondément il sentait l'art italien. Tous ces trésors de l'Antiquité et de la Renaissance semblent lui inspirer un bien maigre enthousiasme. Déjà en Angleterre, il avait écrit au cours de l'année 1856:

" Yesterday I went out at about twelve and visited the British Museum; an exceedingly tiresome affair. I quite crushes a person to see so much at once, and I wandered from hall with a weary and heavy heart, wishing (Heaven forgive me!) that the Elgin marbles and the frieze of the Parthenon were all burnt into lime, and that the granite Egyptian statues were hewn and squared into building stones ". (*English Note Books p. 394.*)

Il souffrit cruellement du froid. Il n'aime pas ce climat, restant des journées entières frissonnant au coin du feu. Il en arrive à détester Rome, se demandant comment il avait pu venir en un pays de telle misère. Avant de quitter l'Italie il écrira à Fields:

" I bitterly detest Rome, and shall rejoice to bid it farewell for ever, and I fully acquiesce in all the mischief and ruin that has happened to it, from Nero's conflagration downward. In fact, I wish the very site had been obliterated before I ever saw it ". (*Henry James p. 162*)

De son séjour en Italie naîtra un roman nouveau " Transformations " - c'est le titre primitif - ou " The Marble Faun ". Durant l'été de 1858 il loua à Florence une vieille villa.

Elle était située sur la colline de Bellesguardo ayant à son pied tout Florence, toute une plaine fertile. En grand enthousiasme il écrit à un de ses amis:

" It is pleasant to feel at last that I am really away from America - a satisfaction that I never really enjoyed as long as I stayed in Liverpool, where it seemed to be that the quint-essence of nasal and hand-shaking Yankeedom was gradually filtered and sublimated through my consulate, on the way outward and homeward. I first got acquainted with my own country-men there. At Rome too it was not much better. But here in Florence, and in the summer-time, and in this secluded villa, I have escaped out of all my old tracks, and am really remote. I like my present residence immensely. The house stands on a little hill, overlooking Florence, and is big enough to quarter a regiment, inasmuch that each member of the family, including servants, has a separate suite of apartments, and there are vast wildernesses of upper-rooms into which we have never yet sent exploring expeditions at one end of the house there is a moss-grown tower, haunted by owls and by the ghost of a monk who was confined there in the thirteenth century, previous to being burnt at all stake in the principal square of Florence. I hire this villa, tower and all, at twenty-eight dollars a month, but I mean to take it away bodily and clasp it into a romance, which I have in my head, ready to be written out ".

(Henry James p. 163. 164

A la fin du printemps il quittera l'Italie pour retourner en Angleterre. Il commence par s'établir à Leamington puis dans une petite ville d'eau sur la côte du Yorkshire: Red- cer. C'est ici qu'il achève son roman " Transformation ". Il n'y resta que quelques semaines, pendant le mois de février de 1860. En juin 1860 c'est le retour en Amérique et sa réinstallation à Concord.

Le changement fut plus grand qu'on ne le supposerait. Il n'était plus habitué à la réclusion. Avant son départ définitif de Londres il avait écrit:

" You would be stricken dumb to see how quietly I accept a whole string of invitations and, what is more, perform my engagements without a murmur... ".

(Henry James p. 171. 172.

Dans la même lettre il ajoute:

" The stir of this London life, somehow or other, has done me a wonderful deal of good, and I feel better for months past. This is strange, for if I had my choice I should leave undone almost all the things I do ".

(Henry James p. 172.

Rien d'étonnant donc, nous dit Lathrop que:

" When he found himself once more on the old ground with the old struggle for subsistence staring him in the face again, it is not difficult to conceive how a certain degree of depression would follow ".

(Lathrop p. 285.

La vie devient dure. Ajoutons à cela l'explosion de la guerre civile au printemps 1861. Hawthorne est irrité, la section du parti démocratique à laquelle Franklin Pierce appartient n'est pas en odeur de sainteté dans le Nord. Hawthorne se fait un devoir de défendre son ami. Courageusement il dédie en 1862 son " Our Old Home " à l'ex-président. L'éditeur lui fait pourtant observer que cette dédicace lui fera du tort mais il répond:

" I find that it would be a piece of poltroonery in me to withdraw either dedication or the dedicatory letter. My long and intimate personal relations with Pierce render the

dedication altogether proper, especially as regards this book, which would have had no existence without his kindness, and if he is so exceedingly unpopular that his name ought to sink the volume, there is so much the more need that an old friend should stand by him. I cannot, merely on account of pecuniary profit or literary reputation, go back from what I have deliberately felt and thought a right to do; and if I were to tear out the dedication I should never look at the volume again without remorse and shame. As for the literary public, it must accept my book precisely as I think fit to give it, or let it alone. Nevertheless I have no fancy for making myself a martyr when it is honourably and conscientiously possible to avoid it, and I always measure out heroism very accurately according to the exigencies of the occasion, and should be the last man in the world to throw away a bit of it needlessly. So I have looked over the concluding paragraph and have amended it in such a way that, while doing what I know to be justice to my friend, it contains not a word that ought to be objectionable to any set of readers. If the public of the North see fit to ostracise me for this, I can only say that I would gladly sacrifice a thousand or two dollars, rather than retain the good-will of such a herd of dolts and mean-spirited scoundrels".

(Henry James p. 173-174.

A cette époque il commence encore deux oeuvres qui, disons-le tout de suite, sont très inférieures: "The Dolliver Romance" et "Septimius Felton". Dès 1864 il a conscience de sa faiblesse. En décembre 1863, il écrit à l'éditeur de l' "Atlantic Monthly":

" I have not yet had courage to read the Dolliver proof-sheet but will set about it soon, though with terrible reluctance, such as I never felt before".

(Henry James p. 180-181.

Un mois plus tard, nouveau délai. Puis en février il écrit à Fields:

" I hardly know what to say to the public about this abortive romance, though I know pretty well what the case will be. I shall never finish it. Yet it is not quite pleasant for an author to announce himself, or to be announced, as finally broken down as to his literary faculty...

I cannot finish it unless a great change comes over me and if I make too great an effort to do so, it will be my death, not that I should care much for that; I could fight the battle through and win it, thus ending a life of much smoulder and scanty fire, in a blaze of glory. But I should smother myself in mind of my own making.

... I am not low-spirited, more fanciful, nor freakish, but look what seem to me realities in the face, and am ready to take whatever may come. If I could but go to England now, I think that the sea-voyage and the " Old Home " might set me all right ".

(Henry James p. 181-182

Pierce une fois de plus, vint à son secours. En avril 1864, il part avec lui pour les montagnes du New-Hampshire. Sa santé avait fortement décliné durant ces derniers temps. Arrivé à Plymouth, petite station avant les montagnes, il dut s'arrêter. Lorsqu'au matin du 18 mai 1864, Pierce entra dans la chambre de Hawthorne, il le trouva mort. Il fut enterré à Concord le 24 de ce même mois. Longfellow, Emerson, Lowell et Holmes se retrouvèrent sur sa tombe.

Ceux qui ont connu Hawthorne sont d'accord pour louer sa beauté physique: grand, mince, une tête plutôt forte, de grands yeux sombres, brillants et très expressifs, des sourcils épais, une profusion de cheveux noirs. Hawthorne plaisait par son physique. Il était peu sportif, peu parlant, très réservé. On a beaucoup parlé des traits peu sociables de son caractère. Personne ne songe, bien entendu, à nier sa réserve, sa timidité, mais on commettrait une grossière erreur en le présentant comme un être sinistrement misanthrope. Hawthorne fut le premier à souffrir de cette timidité qu'il ne pouvait vaincre. Sans cesse, il y eut conflit entre celle-ci et son désir de voir le monde. Dans une lettre à Longfellow, au moment où il lui envoie la première série des "Twice told Tales" il se plaint de la lenteur de ses productions et parmi les obstacles il cite sa connaissance insuffisante du monde extérieur.

" I have another great difficulty in the lack of materials; for I have seen so little of the world that I have nothing but thin air to concoct my stories of, and it is not easy to give a life-like semblance to such shadowy stuff. Sometimes, through a peephole, I have caught a glimpse of the real world, and the two or three articles in which I have portrayed these glimpses please me better than the others ".

(Henry James p. 55.)

Son amour de la solitude n'est jamais mieux apparu que durant ses douze années de retraite à Salem. Cet isolement s'imposait à lui comme une fatalité à laquelle on n'échappe pas. Il s'en rend compte, si bien compte, que l'époque lui paraîtra complètement aride. Il écrira dans ses "English Note-Books" de 1854:

" My early life was perhaps a good preparation for the declining half of life; it having been such a blank that any thereafter would compare favourably with it ".

(English Note-Books p. 147.)

Ses occupations à la douane de Boston auront l'avantage de briser cette solitude magique. Toujours Hawthorne évita toute société littéraire. Les gens de lettres qu'il rencontra et fréquenta ne furent jamais pour lui que des hommes, en dehors de toute conception littéraire. Il ne recherchait d'ailleurs pas leur société. Ne voyons-nous pas que, durant son séjour en Angleterre, il négligea tous les auteurs en vogue à cette époque. Seul Browning fit exception. Il eut des relations avec lui, surtout durant son séjour en Italie.

Que l'on excuse les très nombreuses citations empruntées à Hawthorne lui-même ainsi qu'à Lathrop. La vie de notre auteur fut tellement étudiée qu'il ne fallait plus espérer faire oeuvre originale. Je me suis donc appuyé sur des textes appartenant à l'auteur lui-même ou à des gens l'ayant connu personnellement. J'ai voulu, en quelque sorte, que Hawthorne écrive lui-même sa biographie.

LES CONTES ET LES NOUVELLES.

Hawthorne publie au cours de sa carrière littéraire trois volumes de contes intitulés "Twice-told Tales", "Old Mosses from an old Manse", et "The Snow Image and other Twice-told Tales". Je n'ai pas l'intention d'étudier en détails chacun des contes contenus dans la collection complète. Je me bornerai à faire un choix et passerai donc en revue ceux que je considère comme étant les plus caractéristiques - en bien ou en mal - de la manière de l'auteur. Tous ces contes peuvent être rangés, par le sujet, en catégories bien distinctes, Nous aurons

a) Les contes de pure imagination et d'allégorie tels que Malvin's Burial, Rappaccini's Daughter, Young Goodman Brown.

b) Les contes historiques de la Nouvelle Angleterre tels que The Gréy Champion, et ses admirables Legends of the Province House.

c) Des esquisses légères de scènes contemporaines à l'auteur, de menus objets l'entourant, telles que A Village Uncle, Sights from a Steeple ou encore The Seven Vagabonds. Voyons ces contes, maintenant. Nous prenons pour commencer Wakefield.

Ici déjà nous trouvons cette atmosphère d'irréalité mystérieuse, si chère à Hawthorne. Dans "David Swan" l'auteur avait examiné toutes les possibilités de la vie; il avait insisté sur l'imprévu qui tel le glaive de Damoclès est sans

cesse suspendu au-dessus de notre tête sans que nous nous en rendions même compte. Dans "Wakefield" nous avons l'histoire d'un homme "a story told as truth, of a man - let us call him Wakefield".

p. 122

d'un homme qui, pendant vingt ans, disparaît de son domicile conjugal, bien que allant habiter une rue contiguë. Et pourtant tous ceux qui connaissent Wakefield sont unanimes à déclarer que l'homme était parfaitement équilibré, sans grand imagination et nullement prédisposé à cette fugue.

Le thème principal du conte est celui de l'homme séparé, coupé de la vie, pour ainsi dire. L'élément de la contingence vitale, de l'évènement qui pourrait se produire sans d'ailleurs jamais cela ne se fasse, c'est ce qui crée le mystère de cette curieuse étude.

Hawthorne fit quelques essais de style grotesque notamment dans "Mr. Higginbothan's Catastrophe" ainsi que dans

"Mrs. Bullfrog".

Ce sont des choses assez négligeables, qui ne dépassent jamais un honnête dilettantisme.

Parmi les contes qui ne relèvent que de l'observation pure nous avons "The Seven Vagabonds".

Chaque fois que Hawthorne voyagea, partout où il alla, il trouva des suggestions pour ses oeuvres. Nous savons que, durant l'année 1830, l'auteur fit un voyage dans le Connecticut, qu'il alla peut-être même jusqu'aux chutes du Niagara. Les paysages qu'il contemple ainsi, servent de mise en scène pour ses contes; c'est le cas ici.

Bel exemple de l'influence profonde que le paysage, le milieu exerçaient sur Hawthorne, l'auteur imagine sous l'impulsion du moment qu'il deviendra un conteur itinérant.

My design, in short, was to imitate the story-tellers of whom Oriental travellers have told us, and become an itinerant novelist, reciting my own extemporaneous fictions to such audiences as I could collect.

p.80

Hawthorne n'a pas pu inventer, évidemment : les différents sujets de tous ses contes, ainsi dans *The Minister's Black Veil* le sujet était donné. Un autre clergyman de la Nouvelle-Angleterre Mr. Joseph Moody, de York, se distingue de la même façon que Mr. Hooper (le héros de ce conte-ci). Dans son cas, le symbole avait une autre signification. Dans sa jeunesse, Moody avait accidentellement tué un ami très cher; depuis ce jour, jusqu'à sa mort, il porta un voile de crêpe devant le visage.

Hawthorne emploie, ici, le symbole du voile pour marquer la séparation du ministre et de son prochain.

This dismal shade must separate me from the world: even you, Elizabeth (c'est la femme que Mr. Hooper aime) can never come behind it.

p. 163

Ce qui rend ce compte si réellement hawthornien c'est l'idée que ce voile qui aparemment isole son porteur du monde, a cet effet final de l'unir aux hommes par un sort commun. Tous, en effet, nous portons un voile que seul l'oeil de l'esprit peut distinguer; cette exception apparente est en réalité, la règle générale. La vie n'est qu'éternel mystère ; Mr. Hooper nous le dit à son lit de mort.

"Tremble also at each other ! Have men avoided me, and women shown no pity, and children screamed and fled, only for my black veil ? What ! but the mystery which it obscurely typifies, has made this piece of crepe so awful ? When the friend shows his inmost heart to his friend; the lover to his best-beloved; when man does not vainly shrink from the eye of his Creator, loathsomely, ~~treasuring~~ up the secret of his sin; then deem me a monster, for the symbol beneath which I have lived and die! I look around me, and lo! on every visage a Black Veil".

p. 170.

L'idée morale est dans "The Minister's Black Veil, vraiment prédominante et, du symbole, est extrait l'essence de sa substance.

Dans

Dr. Heidegger's Experiment

le didactisme de Hawthorne se sent moins crûment que d'habitude. L'auteur nous choque carrément. Il imagine que le Dr. Heidegger possède l'eau de Jouvence, capable de nous rendre notre jeunesse passée. Le docteur invitera quatre de ses amis, la veuve Wycherley, connue pour sa coquetterie; Mr. Melbourne, un marchand ruiné par des spéculations hasardeuses; le colonel Willigrew, qui a passé sa vie à la recherche de toutes les jouissances possibles, maintenant gouteux et malade; Mr. Gascoigne, un politicien ruiné. A ces quatre personnages il va rendre la jeunesse. La tendance à la moquerie, la violence de la passion, en un mot,

tout ce qui est le propre de la jeunesse nous allons le
 retrouver en eux. ^{Sans} Sous le miroir ^{qui} magique que Heidegger possède
 en son cabinet nous nous croirions en présence de jeunes
 gens. Mais ce miroir reflète l'image de quatre vieillards.
 En voulant revenir à cette jeunesse qui n'était plus la leur,
 ils ont fait violence à la nature; nous sentons qu'il y a
 dans tout cela quelque chose d'anormal, de répugnant même et
 ce sentiment nous réconcilie avec la nature et avec la mort.
 Et nous voici arrivés à une série de contes qui sont parmi le
 plus intéressants que Hawthorne ait écrit. Ici nous percevons
 des analogies avec la manière de Scott, analogies qui porte
 non seulement sur la forme mais encore sur le fonds.

Les contes dont je veux parler ici sont

The Grey Champion

et les quatre légendes de la "Province House".

Howe's Masquerade

Edward Randolph's Portrait

Lady Eleonora's Mantle

Old Esther Dudley.

Tous ces contes gravitent autour des luttes politiques
 qui divisèrent la Nouvelle Angleterre au moment où elle va se
 séparer de la Grande Bretagne.

Scott aussi avait organisé ses sujets autour des grands
 conflits religieux et politiques qui divisèrent l'unité morale
 du peuple écossais. Les personnages des deux écrivains sont
 entourés d'un cadre d'évènements fictifs mais que notre sens
 de la vérité approuve. La vitalité de ce personnage est irrésistible
 bien que pour la plupart du temps ils soient composés
 d'un ensemble de traits si nettement marqués si absolus qu'ils

tout ce qui est la propre de la jeunesse nous allons le
est signifiant préparé et nous avons créée
par un jeu de rencontres.
gens. Mais ce miroir reflète l'image de quatre vieillards.
En voulant revenir à cette jeunesse qui n'était plus la leur,
ils ont fait violence à la nature; nous sentons qu'il y a
dans tout cela quelque chose d'anormal, de répugnant même et
ce sentiment nous réconcilie avec la nature et avec la mort.
Et nous voici arrivés à une série de contes qui sont parmi les
plus intéressants que Hawthorne ait écrit. Ici nous percevons
des analogies avec la manière de Scott, analogies qui porte
non seulement sur la forme mais encore sur le fond.

Les contes dont je veux parler ici sont

The Grey Champion

et les quatre légendes de la "Province House".

Howe's Resurrection

Edward Randolph's Portrait

Lady Eleanore's Mantle

Old Father Dudley.

Tous ces contes gravitent autour des luttes politiques
qui divisaient la Nouvelle Angleterre au moment où elle va se
séparer de la Grande Bretagne.
Scott avait organisé ses sujets autour des grands
conflits religieux et politiques qui divisaient l'unité morale
du peuple écossais. Les personnages des deux écrivains sont
entourés d'un cadre d'événements fictifs mais que nous sentons
de la vérité approuver. La vitalité de ce personnage est irrésistible
bien que pour la plupart du temps ils soient composés
d'un ensemble de traits si nettement marqués si précis qu'ils

relèvent plutôt du théâtre que du roman. L'atmosphère, chez tous les deux^x Hawthorne et Scott se laissent entraîner par le goût des âges abolis, par une vision dramatique de l'existence et même par son côté de surnaturel et de mystère (op. The Bride of Lommermoor). Le fait que tous deux font non seulement appel à l'histoire mais encore à une psychologie nettement intuitive augmente la portée et la profondeur de ces deux auteurs.

The Grey Champion

se présente sous forme de tableau. La vie extérieure, le mouvement, l'atmosphère sont soigneusement préparés. Les puritains avec leur "sober garb, the general severity of mien, the gloomy but undismayed expression.

p. 99

sont réunis dans les rues attendant le cortège du gouverneur et de ses conseillers l'ennemi du peuple. Cette foule n'est pas une foule anonyme : il y a là le vieux soldat du Parlement qui lutte contre les Stuart, qui incendia les villages, assassina jeunes et vieux tandis que les âmes pieuses priaient Dieu de les protéger. Il y avait là le prêtre qui apaisait ce peuple en émoi sans toutefois le disperser. On émet des hypothèses - les unes plus terribles que les autres - sur ce que le Gouverneur peut trouver.

Enfin voici le cortège militaire. Depuis le début, telle une musique de scène, nous avons eu le roulement du tambour. Le Gouverneur, ses conseillers sont qualifiés d'un mot qui doit nous découvrir leur "moi". Tous ces personnages sont la plupart conventionnels.

Les détails disparaissent afin que nous n'ayons que des personnages faits de toute pièce. L'intrigue du conte est d'ailleurs menée adroitement. Il faut préparer l'arrivée du "Grey Champion" au moment où l'intérêt du récit touche à son point culminant.

Une voix du peuple réclamera alors un défenseur

O Lord of Hosts, provide a champion for thy people.

p. 102.

Et voici qu'apparaît le champion. Vieillard, venu on ne sait d'où, il s'avance au milieu de la rue, rassurant par son aspect décidé et vénérable tout ce peuple angoissé.

He wore the old Puritan dress, a cloak and a steeple-crowned hat, in the fashion of at least fifty years before, with a heavy sword upon his thigh, but a staff in his hand to assist the tremulous gait of age.

When at some distance from the multitude, the old man turned slowly round, displaying a face of antique majesty, rendered doubly venerable by the hoary beard that descended on his breast. He made a gesture at once of encouragement and warning, then turned again; and resumed his way.

p. 102 - 103.

Tout ceci est dramatiquement, sobrement décrit. C'est là présentation pittoresque de l'histoire en une scène unique.

Hawthorne ne fera que développer sa méthode.

J'ai déjà cité les "Legends of the Province House".

L'auteur prétend les avoir entendues, dans une taverne, d'un certain Mr. Tiffany. Ces légendes sont parmi les meilleures pièces que Hawthorne écrivit. Elles sont extrêmement vivantes, pittoresques,

convaincantes pour ainsi dire, au point que nous sommes *portés* ~~toutes~~ à croire dans "How's Masquerade" que la nuit anniversaire de la défaite de l'Angleterre voit l'apparition des ombres des anciens gouverneurs du Massachussets.

L'imagination historique de Hawthorne trouva ici à s'exercer excellemment. La vision du passé est remplie d'images bien définies, même, là où il traite un sujet plutôt obscur: la disparition des derniers représentants du roi Georges. L'ensemble que forment ces quatre légendes est très réussi: l'auteur a groupé en une série naturelle et de grand effet les oeuvres les plus caractéristiques puisées dans son fonds de connaissances historiques.

Sir William How's Masquerade

est une succession de scènes, suggérant le mystère, le surnaturel qui entoure la lignée des derniers gouverneurs royaux.

Dans

Edward Randolph's Portrait

ce surnaturel est créé spontanément chez le spectateur au moment, où il découvre le portrait. L'incident rappelle, en apparence, le portrait du vieux Lord Ravenswood, lors du bol de mariage de "The Bride of Lammermoor" Hawthorne n'a probablement jamais remarqué cette analogie.

Old Esther Dudley

est à *peine* plus qu'un portrait de caractère - le Province House et ses reliques pieusement conservées dans la mémoire d'une vieille servante.

Le meilleur parmi ces quatre contes est assurément

Lady Eleanore's Mantle.

Ici, le génie de l'auteur a dépassé le monde purement historique pour atteindre le monde éthique. Dans ces quelques pages Hawthorne a pleinement saisi la valeur de l'objet physique - le manteau de Lady Eleanore - objet qui servira de médium pour la suggestion morale.

Le manteau de Lady Eleanore est un manteau d'orgueil et de *mort* - sous la forme de ~~faute~~^{haste}.

" O Jervase Helwyse" - ancien amoureux que Eleanore méprisa au temps de sa splendeur - said the voice, and as it spoke, the figure contorted itself struggling to hide its blasted face - " look not now on the woman you once loved ! The curse of Heaven both stricken me, because I would not call man my brother, nor woman sister. I wrapped myself in pride as in a mantle - ceci nous donne clairement la signification morale du symbole - and scorned the sympathies of nature; and therefore has nature made this wretched body the medium of a dreadful sympathy. You are avenged - they all are avenged - nature is avenged, for I am Eleanore Rochcliffe ".

p; 252.

L'histoire revient, sans cesse, à ce manteau. C'est un leit-motiv qui fixe l'imagination du lecteur. Ce manteau ne représente pas seulement la vie d'Eleanore mais il régit plutôt sa tragédie. Ici nous sentons une puissance nouvelle chez Hawthorne. Il a atteint la conscience artistique, la maîtrise de touche et de dessin, une méthode sûre. Il a trouvé sa voie, son "moi", artistique, si l'on peut dire.

Plutôt provincial q'historique est

Roger Malvin's Burial".

C'est une des premières pièces de l'auteur. Il y fait un large

usage de coïncidences pour donner l'impression d'une fatalité qui, au point de vue moral, est d'un effet dramatique intense.

Le mystère de l'âme humaine a toujours fasciné Hawthorne. Et un bel exemple en est

Young Goodman Brown.

Goodman Brown va, un jour, assister à un sabbath de sorcières. Il y rencontre les gens les plus honorables de Salem. Le contact avec le mal - sans y participer toutefois - lui donne une intuition profonde de l'âme humaine. Il doute; il soupçonne tout et tous; la vie toute entière portera la marque de l'hypocrisie. Ici l'idée morale est moins nette. On dirait que Hawthorne l'a laissée, de parti pris, dans l'ombre, afin de n'en pas atténuer le mystère. L'objet physique sera la scène de sorcellerie dans la forêt. Très bien conté, cet épisode porte la marque de cette imagination ^{ou} intuition si particulière à notre auteur. La fin du conte qui résume en quelques lignes extraordinairement claires toute la tragédie morale dont Goodman Brown fut le héros, est vraiment remarquable.

Had Goodman Brown fallen asleep in the forest, and only dreamed a wild dream of a witch-meeting ?
Be it so , if you will; but, alas ! it was a dream of evil omen for Young Goodman Brown. A stern, a sad, darkly meditative, a distrustful, if not a desperate man did he become from the night of that fearful dream. On the Sabbath day when the congregation were singing holy psalm, he could not listen, because anthem of sin rushed upon his ear and drowned all the blessed strain. When the minister spoke from the pulpit, with power and fervid eloquence, and with his hand on the open Bible, of the

sacred truths of our religion, and of saint-like lives and triumphant deaths, then did Goodman Brown turn pale, dreading lest the roof should thunder down upon the grey blasphemer and his bearers. Often, awakening sudden at midnight, he shrank from the bosom of Faith; and at morning or eventide, when the family knelt down to prayer, he scowled, and muttered to himself, and gazed sternly at his wife, and turned away. And, when he had lived long, and was borne to his grave, a hoary corpse, followed by Faith, an aged woman and children and grandchildren, a goodly procession, besides neighbours not a few, they carved no hopeful verse upon his tombstone; for his dying hour was gloom.

p. 121 - 122

Tout ceci est un peu sombre, mélancolique, mais pas exagérément pessimiste. Il ne faudrait pas prendre cela pour l'opinion définitive de l'auteur sur notre perversité. Hawthorne, en réalité, n'est pas pessimiste. Dans aucune de ses oeuvres, nous n'entendons retentir le cri de "désespoir motophysique". Dans "Young Goodman Brown", notamment, il y a une fantaisie trop riche pour que le pessimisme le domine absolument.

Dans

The Birthmark

la situation présente l'opposition qu'il y a entre l'amour -au sens général du mot - et l'amour de la science. En réalité il n'y a pas de conflit: la passion de la science est la passion maîtresse dès le début. La morale de l'histoire expose que l'imperfection est inhérente à la nature humaine.

Une femme, Georgiana, remarquablement belle, a sur la joue gauche une tache de beauté qui ressemble à une main minuscule

Le mari Aylmer , alchimiste notoire, est profondément blessé par cette marque qu'il considère comme une imperfection d'autant plus haïssable que sa femme est si belle. Sa connaissance des sciences médicales lui fait espérer qu'un jour il pourra faire disparaître cette imperfection. Il essaiera: sa femme en mourra. La mort de sa femme est en quelque sorte une vengeance de la nature. La nature même dans ses créations les plus parfaites, a toujours des marques ^{indiquant} que cette perfection n'est pas absolue et cet avertissement qu'elle nous donne nous devons l'accepter avec sécurité .

Hawthorne en tire une conclusion encore plus profonde. Acceptons, dit-il, cette imperfection, d'abord parce qu'elle est une condition permanente de la vie mais surtout parce qu'elle en est la caractéristique la plus humaine.

Il est à remarquer que les types vraiment spécifiques à Hawthorne sont le prêtre, le médecin et l'artiste. Il les traite en romantique ? La science est encore de l'alchimie. Ainsi le laboratoire d'Aylmer est un véritable laboratoire d'alchimiste. Les maîtres d'Aylmer furent les philosophes du Moyen Age: les Albertus Magnus, Cornelium Agrippa Paracelsus

"The Birthmark" tout comme "Rappaccini's Daughter" n'est pas vraiment caractéristique de Hawthorne, il y a là quelque chose de raide, de mécanique, qui ferait supposer une influence étrangère celle de *Joe* par exemple - influence étrangère pas complètement assimilée.

Dans

Rappaccini's Daughter

Hawthorne, toujours si sobre, devient nettement précieux.

La fille du docteur Rappaccini sert de sujet d'expérience pour son

père. Elle est devenue, sous son influence, semblable à cet arbre couvert de fleurs aux lourds parfums, que le docteur crée de toute pièce, l'haleine de Beatrice est un mortel poison. Seule la mort peut la délivrer de cette fatalité.

La morale de l'histoire est peu claire. Rappaccini est puni par la mort de sa fille de ce qu'il use de sa science pour faire des expériences et non pour soulager l'humanité. Publié séparément, avec un sous-titre, "a pamphlet"

"The Celestial Railroad"

est une satire légère, sans la moindre amertume, de la nature humaine; aucune méchanceté mais une bonhomie du meilleur aloi. L'auteur imagine un voyage en chemin de fer, le long de la Celestial Railroad. Durant ce long trajet il a l'occasion de passer en revue les différents voyageurs. Sa verve peut se donner libre cours lorsqu'il décrit les différents acheteurs de la "Vanityfair". Ils sont légion ces acheteurs. Les jeunes filles y donnent leur coeur - a heart as clear as crystal, and which seemed her most valuable possession.

p.300

en échange d'or et de bijou. Les hommes d'état, les soldats sont prêts à payer de leur vie ou par une servitude éternelle, une couronne de laurier.

La Conscience est ce qui se vend le mieux. Des chaines dorées sont un article très demandé. Ainsi tous y passent: les jeunes, les vieux, les hommes, les femmes, tous les états sociaux sont flagellés - avec beaucoup de légèreté, d'ailleurs - pas un mot qui caractérise leur vanité.

Le nom de Bunyan est cité à différentes reprises dans le pamphlet. Ce n'est pas sans raison: Bunyan a réellement fourni les

emblèmes, la pièce en elle-même mais c'est l'habilité howthornienne qui a adopté, avec un rare bonheur, toute cette allégorie à un âge nouveau, l'âge du train et de la machine à vapeur.

The Christmas Banquet.

est un des contes les plus artistiques de Hawthorne, bien que le sujet ne soit guère plaisant. La misère de la vie humaine nous est donnée à travers une série de personnages et une succession d'années. Le procédé est ingénieux : en ce sens qu'il permet de multiples exemples.

Un vieux monsieur décide par testament qu'à chaque veille de Noël un grand banquet sera offert aux dix personnes les plus malheureuses que l'on puisse trouver dans la ville. Nous assistons ainsi à tous un défilé de malheureux alors qu'un seul personnage, Gervayse Hastings, revient à chaque banquet. C'est là quelque chose d'étonnant puisque Gervayse Hastings eut une vie non seulement prospère mais même brillante. Tout semble lui avoir réussi. L'auteur s'explique. Gervayse Hastings est bien le plus malheureux de tous et cela parce qu'il est froid, insensible parce qu'il n'a pas su vivre d'une belle vie intérieure. Durant tout le récit, le mot "cold" résonne à nos oreilles; il est répété indéfiniment et à dessein; il imprègne notre imagination. La composition est bien équilibrée; les contrastes - Hawthorne y excelle toujours - sont heureusement créés.

Earth's Holocaust

est une revue de toutes les institutions de la société, de toutes les vérités usagées. Ces quelques pages sont surtout intéressantes par une profession de foi, chose si rare chez Hawthorne. Pour

l'auteur, le bien est indestructible et ceci, je pense, est un puissant argument contre ceux qui veulent représenter Hawthorne comme un écrivain pessimiste. Lorsque nous voulons réformer nous nous adressons pas uniquement à l'intelligence, mais faisons appel au coeur. Le mal original réside dans le coeur: purifions celui-ci.

Intéressantes aussi sont ses remarques, si rares, sur les auteurs que Hawthorne connaissait. Ainsi Voltaire:

The small, richly gilt French tomes of the last age, with the hundred volumes of Voltaire among them, went off in a brilliant shower of sparkles and little jets of flame.

p.342.

Milton donne un feu qui promet de durer tandis que Shakespeare jette une flamme d'une merveilleuse splendeur. Hawthorne préfère Shelley à Byron et certains chants de Tom Moore sont exquis.

Speaking of their properties of flame, methought Shelley's poetry emitted a purer light than almost any other productions of his day, contrasting beautifully with the fitful and lurid gleams and gusher of black vapour, that flashed and eddied from the volumes of Lord Byron. As for Tom Moore, some of his songs diffused an odour like a burning pastille.

p. 342.

On pourrait objecter à ceci, que, tout bien considéré, ce ne sont que des lieux communs. Il ne faut pas non plus prendre ces allusions comme des jugements littéraires mais comme étant des indices utiles pour nous permettre d'imaginer les goûts littéraires de l'auteur qui nous occupe.

The Artists of the Beautiful

est une chose unique. S'il fallait choisir l'oeuvre la plus représentative de la pensée et des méthodes hawthorniennes, nous irions assurément vers ce conte-ci.

Un horloger essaie de découvrir le secret du mouvement perpétuel et celui de reproduire la vie; il a réalisé un prodigieux papillon qui existe de sa vie propre mais l'enfant d'une femme qu'il a jadis aimée et qu'il a perdue pour réaliser son rêve brise le papillon d'or: il est l'héritier de cette force du fait qui l'a jadis privé du bonheur de l'amour et qui détruit aujourd'hui son miracle. Hawthorne interprète ici le problème qu'est la difficulté de juxtaposer l'un à l'autre le monde des faits et le monde transcendantal, celui où Emerson voyait la présente de l'"Oversoul".

L'élément physique est représenté par le papillon. L'élément moral c'est la libération de l'âme de l'artiste dans l'élaboration et l'achèvement de son oeuvre. L'oeuvre achevée n'est plus qu'indifférence pour lui.

And as for Owen Warland, he looked placid at what seemed the ruin of his life's labour, and which was yet no ruin. He had caught a far other butterfly than this. When the artist rose high enough to achieve the beautiful, the symbol by which he made it perceptible to mortal senses became of little value to his eyes while his spirit possessed itself in the enjoyment of the reality

p. 378 - 379

L'isolement de cette vie d'artiste est décrite en des termes pathétiques mais sans amertume.

And what a help and strength would it be to him in his lovely toil if he could gain the sympathy of the only being whom he loved! To persons whose pursuits are insulated from the common business of life - who are either in advance of mankind or apart from it - there often comes a sensation of moral cold that makes the spirit shiver as if it had reached the frozen solitudes around the pole. What the prophet, the poet, the reformer, the criminal, or any other man with human yearnings, but separated from the multitude by a peculiar lot, might feel, poor Owen Warland felt.

p. 363.

Le symbolisme avec ses détails précis et menus, la signification morale, aussi claire que profonde, la présence d'un monde spirituel heureusement exprimé, tout cela forme un mélange harmonieux. C'est assurément le chef-d'œuvre des petites compositions de Hawthorne.

Drowne's Wooden Image

est une illustration du pouvoir que possède l'amour de nous élever temporairement au-dessus de nous-mêmes. On y sent malheureusement trop nettement le point de vue didactique pour goûter pleinement l'œuvre artistique en elle-même.

Je veux terminer par un exemple des petits essais qu'Hawthorne écrivit au début de sa carrière:

The Wives of the Dead.

Deux femmes supposent avoir perdu leur mari. On vient leur dire, à des moments différents de la nuit, dans la maison qu'elles occupent ensemble, que leur mari est sauvé, chacune, croyant l'autre veuve, la laisse dormir.

Deux moments dramatiques sont décrits et opposés, parfait exemple de la ressemblance qu'il y a entre deux choses différentes. L'esquisse est finement travaillée, très vraie et tire grand profit de sa condensation.

Conclusion.

On ne saurait exagérer, je pense, la valeur des contes et des nouvelles de Hawthorne, si on cherche à y découvrir la personnalité morale de l'auteur. Il y fait un large usage du surnaturel et il semble bien que les phénomènes matériels soient moins réels que les forces spirituelles. Pour lui le monde matériel n'est qu'un symbole, une projection des idées éternelles, l'esprit devenant chair.

Avec cette conception du surnaturel il en apprécierait toutes les possibilités artistiques mais il ne s'en servait pas pour l'art seul. Il avait la vision du prophète, une vision interprétée des vérités cachées du cœur humain. La vie et ses mystères sont sacrés: le poète se doit de les expliquer, tout au moins de les éclaircir pour ses compatriotes. Hawthorne doit sa puissance à ce noble sérieux qui lui vient de l'âme puritaine.

Nous trouvons chez lui des études attachantes de la solitude morale: punition du péché. On pense à Vigny dans la "Maison du Berger". - l'homme perdu dans la nature - dans le "Mont des Oliviers" dénonçant le silence éternel de la divinité.

Hawthorne a senti ce désespoir mais n'en cherche pas la cause dans une destinée implacable et féroce, mais dans le péché, qui nous condamne à errer.

Hawthorne a la révérence des mystères de la vie, il a la

crainte de Dieu devant l'inconnaissable. Il y a cependant un étrange paradoxe dans la pensée de notre écrivain. Le péché nous cache la face de Dieu, nous isole de nos semblables. Cependant il naît du péché commun à tous les hommes un lienⁿ de parenté et malheur à celui qui le méconnaît. Le plus misérable de tous est celui qui manque de sympathie pour ses semblables. Le paradoxe n'est pas entièrement résolu. L'homme qui a goûté à la science a perdu son innocence première; mais il n'est pas irrémédiablement damné s'il ne se retire pas de la sympathie humaine, sympathie effrayante en tout que basée sur le péché. Par la miséricorde, l'homme se rapproche de Dieu.

Les rapports qui régissent le monde spirituel et le monde matériel sont ceux de la pensée à l'action, celle-ci n'était que l'extériorisation de l'autre. L'auteur perçoit les forces invisibles travail dans les phénomènes tangibles: il étudie ceux-ci pour découvrir celles-là. Il peint le monde extérieur pour u découvrir les forces spirituelles fondamentales et il creuse ces forces-là pour pénétrer plus avant dans le coeur humain. Son oeuvre et spécialement ses contes, sont l'interprétation de la vie; il constate une intention éthique au-delà des faits matériels et spirituels.

Il est à remarquer aussi que dans tous ces contes, Hawthorne se place le plus possible en dehors de l'oeuvre. Sa vie d'ailleurs n'était ni très riche en événements, ni très variée; elle ne pouvait fournir matière à littérature. Les Twice-told Tales et les autres séries étaient pour lui "memorials of tranquil and not unhappy years", et leur accent si peu vigoureux trouvait son origine dans le peu de vitalité personnelle de l'auteur lui-même.

Comme sa vie

"they have the pale tint of flowers that blossomed in to retired a shade -, the coolness of a meditative habit, which diffuses itself through the feeling and observation of every sketch....."

Woodberry p.153-154

Ce qui fait le charme de toutes ces petites oeuvres c'est la pureté, la spontanéité, le naturel de la fantaisie hawthornienne. L'imagination de l'auteur les domine, une imagination rendue plus profonde par les ombres de la conscience morale de ce fils de Puritain. Comme le dit très bien le Prof. Hugh Walter.

In Hawthorne there is perfect balance - the story is the moral". et il ajoute

Hawthorne was the Puritan grown into an artist .

THE SCARLET LETTER.

L'oeuvre qui a valu à Hawthorne une réputation qui a dépassé les limites des pays anglo saxons est assurément "The Scarlet Letter".

C'est le chef-d'oeuvre de l'auteur et de plus la première oeuvre qui ait une ampleur plus vaste que celle des contes et des nouvelles, écrits précédemment.

Grâce à son éditeur, Mr. Fields, nous connaissons toutes les circonstances de la genèse de ce roman. Dans un volume intitulé "Yesterdays with Authors", Fields nous raconte une visite qu'il fit à Hawthorne, à Salem, en 1849.

In the winter of 1849, after he (il s'agit de Hawthorne) had been ^{re}jected from the Custom-House, I went down to Salem to see him and inquire after his health, for we heard he had been suffering from illness. He was then living in a modest wooden house..... I found him alone, in a chamber, over the sitting-room, of the dwelling, and as the day was cold he was hovering near a stove. We fell into about his future prospects, and he was, as I feared I should find him, in a very desponding mood" (1). Fields lui demande de publier quelque chose: Hawthorne répond qu'il n'a rien et, qu'en outre, il se sent incapable de produire quoi que ce soit. L'éditeur l'encourage de son mieux et part. A peine a-t-il quitté la maison que Hawthorne le rejoint et lui donne le manuscrit de "The Scarlet Letter", en lui disant: "It is either very good or very bad, I

don't know which".

Fields le lit et s'enthousiasme:

On my way back to Boston, I read the germ of the Scarlet Letter; before I slept that night I wrote him a note all aglow with admiration of the marvellous story he had put into my hands, and told him that I would come again to Salem the next day and arrange for its publication. I went on in such an amazing state of excitement, when we met again in the little house, that he would not believe I was really in earnest. He seemed to think I was beside myself and laughed sadly at my enthusiasm (1). Il s'agit évidemment d'y faire des retouches, d'achever, et, l'année suivante l'oeuvre parut. Il écrit à ce moment à son ami Horatio Bridge (en février 1850) une lettre: on y sent que Hawthorne renait à l'espoir.

I finished my book only yesterday, one end being in the press at Boston, while the other was in my head here at Salem, so that as you see, my story is at least fourteen miles long..... My book, the publisher tells me, will not be out before April. He speaks of it in tremendous terms of approbation, so does Mrs. Hawthorne, to whom I read the conclusion last night. It broke her heart, and ^{sent} ~~sent~~ her to bed with a grievous headache - which I look upon as a triumphant success. Judging from the effect upon her and the publisher, I may calculate on what bowlers call a ten-strike. But I don't make any such calculation (2).

1) Henry James, p.108.

2) Henry James, p. 109.

Son biographe et beau-fils, Mr. Lathrop, attire notre attention sur un autre texte: une note dans ses "English Note-Books" datée du 14 septembre 1855.

Speaking of Thackeray, I cannot but wonder at his coolness in respect to his own pathos, and compare it with my emotions, when I read the last scene of "The Scarlet Letter" to my wife, just after writing it - tried to read it rather for my voice swelled and heaved, as if I were tossed up and down on an ocean as it subsides after a storm. But I was in a very nervous state then, having gone through a great diversity of emotion, while writing it, for many months. I think I have never overcome my own adamant in any other instance (1).

"The Scarlet Letter" fut donc achevé le 3 février 1850 et édité en avril chez

Ticknor, Reed and Fields

à 5000 exemplaires. Le succès fut immédiat et bientôt l'édition fut épuisée.

Hawthorne avait ajouté à ce petit volume une introduction intitulée:

"The Custom - House".

Il avait rassemblé là toute l'expérience qu'il avait acquise lui-même, en tant que douanier.

Cette introduction - bien que le sujet n'ait guère de relation intime avec le roman qui suit - n'était nullement déplacée. Elle nous donnait, en effet, une foule de détails sur les lieux où se jouera "The Scarlet Letter". Elle créera une atmosphère

(1) English Note-Book, p.304.

qui n'était pas sans importance pour son roman.

"The Scarlet Letter" se passe à Salem. Salem est la ville natale de Hawthorne. Il a pour elle une tendresse toute filiale. Il a le sens d'une connection le reliant à elle.

This old town of Salem - my native place, though I have dwelt much away from it both in boyhood and matures years - possesses, or did possess, a hold on my affections, the force of which I never realised thoroughly during my seasons of actual residence here. Indeed so far as its physical aspect is concerned, with its flat, unvaried surface, covered chiefly with wooden houses, few or none of which pretend to architectural beauty, - its irregularity, which is neither picturesque nor quaint, but only tame - its long and lazy street, lounging wearily through the whole extent of the peninsula, with Gallows Hill and New-Guinea at one end, and a view of the alm-house at the other - such being the features of my native town, it would be quite as reasonable to form a sentimental attachment to a disarranged checker-board (1)

Mais il y a passé de mauvais jours et les deux sentiments - tendresse et rancœur - se confondent. Toutefois le charme survit et jamais il n'a perdu ce sens de continuité dans la vie de ses prédécesseurs.

It is no matter that the place is joyless for him: that he is weary of the old wooden houses, the mud and dust, the dead level of site and sentiment, the chill east wind, and the chilliest of social atmospheres - all these, and whatever faults besides he

1) The Scarlet Letter, p.11.

may see or imagine, are nothing to purpose. The spell survives, and just as powerfully as if the natal spot were an earthly paradise (1).

Les ancêtres⁷ de Hawthorne y avaient vécu et les deux premiers furent des gens d'importance et de responsabilités. C'est notamment William Hathorne, magistrat de la ville de Salem, qui fit fouetter, pour hérésie Anne Coleman. Hawthorne y fait allusion

The figure of that first ancestor, invested by family tradition with a dim and dusky grandeur, was present to my boyish imagination as far back as I can remember. It still haunts me, and induces a sort of home-feeling with the past, which I scarcely claim in reference to the present phase of the town. I seem to have a stronger hold to a residence here on account of this grave, bearded, sable-cloaked, and steeple-crowned progenitor - who came so early, with his Bible and his sword, and trods the unworn street with such a stately port, and made so large a figure, as a man of war and peace - a stronger claim than for myself, whose name is seldom heard and face hardly known. He was a soldier, legislator, judge; he was a ruler in the Church, he had all the Puritance traits, both good and evil. He was likewise a bitter prosecutor; as witness the Quakers, who have remembered him in their histories, and relate an incident of his hard severity towards a woman of their sect, which will last longer, it is to be feared, than any record of his better deeds, although these were many (2).

Mais Hawthorne a dépassé ce puritanisme étroit. Il comprend, sans

1) The Scarlet Letter, p. 14 - 15

2) The Scarlet Letter, p. 13.

l'approuver, l'attitude de ses ancêtres. Il sent que le lustre qu'il va jeter sur son nom ne doit certainement pas plaire à ses ancêtres.

Doubtless, however, either of these stern and black-browed Puritans would have thought it quite a sufficient retribution for his sins that, after so long a lapse of years, the old trunk of the family-tree, with so much venerable moss upon it, should have borne, at its topmost bough, an idler like myself. No aim that I have ever cherished would they recognise as laudable, no success of mine - would they deem otherwise than worthless, if not positively disgraceful. What is he" ? murmurs one grey shadow of my grandfathers to the other . " A writer of story-books ? What kind of business in life - what manner a glorifying God or being serviceable to mankind in his day and generation - may that be ? Why, the degenerate fellow might as well have been a fiddler!" Such are the compliments bandied between 'my great-grandfathers and myself, across the gulf of time ! And yet, let them scorn me as they will, strong traits of their nature intertwined themselves with mine (1)

Hawthorne aurait pu faire de cette esquisse, une oeuvre littéraire de plus grande envergure, en transformant ce lieu commun en roman.

I might for instance, have contented myself with writing out the narratives of a veteran shipmaster, one of the Inspectors, whom I should be most grateful not to mention, since

1) The Scarlet Letter, p.13.

scarcely a day passed that he did not stir me to laughter and admiration by his marvellous gifts as a story-teller. Could I have preserved the picturesque force of his style, and the humorous colouring which nature taught him how to throw over his descriptions, the result I honestly believe, would have been something new in literature. Or might I readily have found a more serious task. It was a folly, with the materiality of this daily life pressing so intrusively upon me, to attempt to fling myself back into another age, or to insist on creating the semblance of a world out of airy matter, when at every moment, the impalpable beauty of my soap-bubble was broken by the rude contact of some actual circumstance. The wiser effort would have been to diffuse thought and imagination through the opaque substance of to-day, and thus to make it a bright transparency; to spiritualise the burden that began to weigh so heavily, to seek, resolutely, the true and indestructible value that lay hidden in the petty and wearisome incidents, and ordinary characters, with which I was conversant. The fault was mine. The page of life that was spread open before me seemed dull and commonplace, only because I had not fathomed its deeper import. A better book than I shall ever write was there; leaf after leaf presenting itself to me, just as it was written out by the reality of the flitting hour, and vanishing as fast as written, only because my brain wanted the insight, and my hand the cunning to transcribe it. At some future day, it may be, I shall remember a few scattered fragments and broken paragraphs, and write them down and find the letters turn to gold upon the page. These perceptions had come too late. At the instant, I was only conscious that what would have been a pleasure once was now a

hopeless toil. There was no occasion to make much moan about this state of affairs. I had ceased to be a writer of tolerably poor toles and essays, and had become a tolarebly good surveyor of the Customs. That was all. But nevertheless, it is anything but agreeable to be haunted by a suspicion that one's intellect is dwindling away, or exhaling without your consciousness, like other out of a phial; so that ,at every glance; you find a smaller and less volatile residuum.(1)

Cette esquisse de "The Custom-House" est une des plus attachantes que Hawthorne ait jamais écrites. Ne regrettons donc rien. De plus, c'est une véritable mine de détails biographiques et psychologiques concernant l'auteur.

Tous les critiques, qui ont étudié Hawthorne, se sont arrêtés longuement à "The Scarlet Letter". Tous ils ont mis en lumière la valeur morale de l'oeuvre, reflétant admirablement l'hérédité puritaine de l'auteur. Ils ont presque tous oublié d'attirer notre attention sur les procédés psychologiques du romancier dans la création et le développement des caractères. Ces méthodes sont du plus haut intérêt parce qu'elles font sentir l'introspection de Freud.

Qu'on se rappelle la théorie de Freud. Elle nous présente un univers psychique à plusieurs étages. En haut et à la surface, l'univers conscient; au-dessous, une sorte de pénombre qu'elle nomme la préconscience; plus bas encore l'inconscient. De l'une

1) The Scarlet Letter p.44 - 45.

à l'autre de ces sphères, la psychanalyse imagine un mouvement un va et vient continu de montée et de descente, d'expression et de répression, de désirs et de refoulements. Entre chaque compartiment, elle dispose d'antichambres, de guichets, une centrale pour la réception et le triage des événements intérieurs. Ajoutons à cela les éléments troubles du freudisme, la façon dont il réintroduit dans la notion du moi ses constitutifs élémentaires, instinctifs.

L'Héroïne de ce roman est Hester Prynne.

Hester Prynne ne vit que d'amour.

She had in her nature a rich, voluptuous, oriental characteristic (1)

Si l'amour n'a pas le dernier mot au dénouement, comme il l'aurait probablement au cinéma, ce n'est pas la faute d'Hester Prynne, ni de Dimmesdale mais de Hawthorne lui-même trop timoré, comme il lui arrive de le devenir in extremis.

Hawthorne ne se trompe pas en attribuant à la puritaine Hester "un tempérament, riche, voluptueux, oriental".

Grâce à son imagination ardente, Hester sent que ce n'est pas tellement l'acte en lui-même qui constitue le péché, mais la pensée, l'intention. Il n'y a pas un seul être humain qui n'ait hospitalisé quelque pensée criminelle au cours de son existence. Hester le perçoit: nous sommes tous des criminels, ses frères du péché.

Her imagination was somewhat affected, and, had she been of a softer moral and intellectual fibre, would have been still more

1) The Scarlet Letter, p.93.

and intellectual fibre, would have been still more so, by the strange and solitary anguish of her life. Walking to and fro, with those lovely footsteps, in the little world with which she was outwardly connected, it now and then appeared to Hester - if altogether fancy, it was nevertheless too potent to be resisted - she felt or fancied, then, that the scarlet letter had endowed her with a new sense. She shuddered to believe yet could not help believing, that it gave her a sympathetic knowledge of the hidden sin in other hearts. She was terror-stricken by the revelations that were thus made. What were they? Could they be other than the insidious whispers of the bad angel, who would fain have persuaded the struggling woman, as yet only lahf his victim, that the outward guise of purity was but a lie, and that, if truth were everywhere to be shown, a scarket letter would blaze forth on many a bosom besides Hester Prynne's? Or, must she receive these intimations - so obscure, yet so distinct - as truth? In all her miserable experience, there was nothing also so awful and so loathsome as this sense. It perplexed, as well as shocked her, by the irreverent inopportuneness of the occasions that brought it into vivid action. Sometimes the red infancy upon her breast, would give a sympathetic throb; as she passed near a venerable minister or magistrate, the model of piety and justice, to whom at age of antique reverence looked up, as to a mortal man in fellowship with angels. "What evil thing is at hand?" would Hester say to herself. Lifting her reluctant eyes, there would be nothing human within the scope of view, save the form of this

earthly saint ! Again a mystic sisterhood would contumaciously assert itself, as she met the sanctified frown of some matron, who, according to the rumours of all tongues, had kept cold snow within her bosom throughout life. That unsunned snow in the matron's bosom, and the burning shame of Hester's Prynne's- what had the two in common? Or, once more, the electric thrill would give her warning. - "Nehold, Hester, here is a companion!" and looking up, she would detect the eyes of a young maiden glancing at the scarlet letter, shyly and aside, and quickly averted, with a faint, chill crimson in her cheeks as if her purity were somewhat sullied by that momentary glance.

O Fiend, whose talisman was that fetch symbol, wouldst thou leave nothing, whether in youth or age, for this poor sinner to revere? -such loss of faith is ever one of the saddest results of sin. Be it accepted as a proof that all was not corrupt in this poor victim of her own frailty, and man's hard love, that Hester Prynne yet struggled to believe that no fellow-mortal was guilty like herself (1).

Ce qui précède est une des affirmations favorites de Hawthorne. Ce passage est à comparer avec la théorie de Miriam dans "The Marble Faun", où elle prétend que c'est le remords qui a éveillé dans la Faune et qui a développé en lui mille facultés morales et intellectuelles inconnues jusque là.

Pour surprendre le secret de Dimmesdale - l'amant- Hawthorne a inventé un personnage de second plan, Dr. Chillingworth

1) The Scarlet Letter, p. 96-97.

le mari. C'est un vilain de mélodrame. A moitié nécromant, Chillingworth a passé une grande partie de sa vie chez les Peaux-Rouges qui l'ont initié à la magie: c'est le côté fantastique du personnage. Du point de vue psychologique, Chillingworth c'est la haine refoulée. Il veut se venger. Il soupçonne Dimmesdale d'avoir été l'amant de sa femme. Il s'attache à lui, la torture en l'assaillant de questions insidieuses. Au cours de ces interrogations, Hawthorne, se montre très subtil psychologue et psychanalyste avant la lettre. Toutes les conditions sont données pour que la résistance de Dimmesdale prenne un aspect vraiment freudien.

En effet, Freud présente cette résistance comme le résultat d'une force particulière qui ^{ferait} ~~paraît~~ obstacle au retour à la conscience de certains souvenirs. La conscience paraît, comme pour se protéger elle-même, "refouler", dans l'inconscient certains épisodes scabreux et douloureux. Ils y fermentent avec la connivence de sentiments ou de désirs inavoués, laches auxquels morale, convenances (c'est le cas de Dimmesdale) pudeur interdiront l'apparition au grand jour de la conscience.

A man burdened with a secret should especially avoid the intimacy of his physician. If the latter possess native sagacity, and a nameless something more - let us call it intuition; if he show no intrusive egotism, nor disagreeable prominent characteristics of his own, if he have the power, which must be born with him, to bring his mind into such affinity with his patient's that the last shall unawares

have spoken what he imagines himself only to have thought; if such revelations be received without tumult, acknowledged not so often by an uttered sympathy as by slyly, an inarticulate breath, and here and there a word to indicate that all is understood; if to these qualifications of a confident be joined the advantages afforded by his recognised character as a physician -, then, at some inevitable moment, will the soul of the sufferer be dissolved, and flow forth in a dark but transparent stream, bringing all its mysteries into the daylight (1).

L'âme de Dimmesdale était devenue si familière à Chillingworth que

"every ebb and flow of the minister's lifetime might pass under the eyes of his anxious and attached physician (2)

Chillingworth est devenu, au cours de ses recherches, un véritable adepte de Freud.

Il étudie d'abord objectivement ce cas, mais bientôt il se passionne. Il ressentira une véritable fascination à retourner le cœur du clergyman.

He now dug into the poor clergyman's heart like a miner searching for gold, or, rather, like a sexton delving into a grave, possibly in quest of a jewel that had been buried on the dead man's bosom, but likely to find nothing save mortality and corruption. Alas, for his own soul, if these were what he sought (3).

Chillingworth a flairé chez sa victime la libido cachée, ce qu'il nomme une "sensualité caractérisée" héritée de père et de mère.

- 1) The Scarlet Letter, p.138
- 2) The Scarlet Letter, p. 139.
- 3) The Scarlet Letter, p. 143.

"This man", said he, at one such moment, to himself "pure as they deem him - all spiritual as he seems - hath inherited a strong animal nature from his father and his mother" (1).

Dimmesdale ne dévoilera pas son âme à Chillingworth. Il oppose aux suggestions de son ennemi une philosophie curieuse et optimiste de la découverte des pensées secrètes. Nulle puissance, selon lui, sauf la puissance divine ne saurait forcer un être humain à trahir son "moi", secret "que ce soit par des mots, des signes d'écritures ou des emblèmes". Au jour du jugement, il en sera autrement; mais ce jour-là, la lecture des pensées secrètes sera expiatoire et, par là, non point douloureuse, mais agréable.

"That, good sir, is but a fantasy of yours" replied the minister". There can be, if I forebode aright, no power, short of the Divine mercy, to disclose, whether by uttered words, or by type or emblem, the secrets that may be buried with a human heart. The heart, making itself guilty of such secrets, must perforce hold them, until the day when all hidden things shall be revealed. Nor have I so read or interpreted Holy Writ as to understand that the disclosure of human thoughts and deeds, then to be made, is intended as a part of the retribution. No; these revelations, unless I greatly err, are meant merely to promote the intellectual satisfaction of all intelligent beings, who will stand waiting, on that day, to see the dark problem of his life made plain. A knowledge of men's hearts will be needful to the completest solution of that problem. And I conceive, moreover, that the hearts holding such miserable

1) The Scarlet Letter p.143-144.

secrets as you speak of will yield them up, at that last day, not with reluctance, but with a joy unutterable".(1).

Selon Dimmesdale, qui est pleinement conscient de son cas, il y a deux sortes de refoulés; les timides, à qui leur faiblesse interdit la confession, et les moralistes, les fatalistes on pourrait dire les pragmatistes, qui considèrent le silence comme socialement plus salubre que l'aveu. Dimmesdale sera jusqu'à la scène dans la forêt un parfait simulateur.

"True; there are such men", answered Dimmesdale". But not to suggest more obvious reasons, it may be that they are kept silent by the very constitution of their nature. Or - can we not suppose it - guilty as they may be, retaining, nevertheless, a zeal for God's glory and man's welfare, they shrink from displaying themselves black and filthy in the view of men; because, thenceforward, no good can be achieved by them; no evil of the past be redeemed by better service. So, to their own unutterable torments, they go about among their fellow-creatures, looking pure as new-fallen snow, while their hearts are all speckled and spotted with iniquity of which they cannot rid themselves (2).

Tous ces dialogues entre Chillingworth et Dimmesdale sont extrêmement modernes, au sens de Freud. La maladie physique provient souvent de la maladie morale: il faut donc, que le médecin puisse pénétrer dans l'âme du patient, aussi profondément que possible.

"Thus, a sickness," continued Roger Chillingworth, going on, in an unaltered tone, without heeding the interruption

1) The Scarlet Letter, p.145-146.

2) The Scarlet Letter, p.146-147.

but standing up and confronting the emaciated and white-cheeked minister, with his low, dark and misshapen figure - " a sickness, a sore place, if we may so call it, in your spirit hath immediately its appropriate manifestation in your bodily frame. Would you, therefore, that your physician heal the bodily evil? How may this be unless you first lay open to him the wound or trouble in your soul(1).

La passion enfin libérée a fait d'Hester Prynne une femme nouvelle.

She had wandered, without rule or guidance, in a moral wilderness, as vast, as intricate, and shadowy as the untamed forest, amid the gloom of which they were now holding a colloquy that was to decide their fate. Her intellect and heart had their home, as it were, in desert places, where she roamed as freely as the wild Indian in his woods. For years past she had looked from this estranged point of view at human institutions, and whatever priests or legislators had established, criticising all with hardly more reverence than the Indian would feel for the clerical band, the judicial robe, the pillory, the gallows, the fireside or the church. The tendency of her fate and fortunes had been to set her free (2).

Hawthorne insiste: les infortunes mêmes de Hester Prynne l'ont faite libre.

La lettre rouge, (c.à.d. son péché) lui servait maintenant de passeport pour pénétrer en des régions où les femmes ne se risquaient guère.

The scarlet letter was her passport into regions where other women dared not tread. Shame, Despair, Solitude?

1) The Scarlet Letter, p. 151

2) The Scarlet Letter, p.220.

These had been her teachers - stern and wild ones - and they had made her strong, but taught her much amiss (1).

Le fond de l'optimisme de Dimmesdale, depuis que Hester l'a arraché au refoulement, est aussi amoral - pour ne pas dire immoral - que celui de la femme qu'il aime. La métaphore que Hawthorne emploie est freudiennement juste:

"It was the exhilarating effect - upon a prisoner just escaped from the dungeon of his own heart(2).

Audacieux, Hawthorne ajoute:

..... of breathing the wild, free atmosphere of an unredeemed, unchristianised lawless region (3).

Et ceci:

His spirit rose, as it was, with a bound; and attained a nearer prospect of the sky, than throughout all the misery which had kept him gravelling on the earth (4).

Le nom de Freud a été cité à différentes reprises au cours de ces quelques lignes. Ne nous leurrions cependant pas: faisons remarquer que ces diagnostics si freudien qu'ils soient dans la forme, ils ne le sont guère d'intention. Le traitement que Chillingworth fait subir à sa victime entend bien être une torture et non une cure; Chillingworth, habile praticien peut-être, est un fort mauvais psychologue. Sans même que Hawthorne s'en rende compte, il travaille à rebours de ses fins. Il ne se doute pas qu'un jour, Dimmesdale se trouvera non puni, mais soulagé, guéri dirait Freud et que lui Chillingworth en

1) The Scarlet Letter, p.220.

2) The Scarlet Letter, p. 222.

3) The Scarlet Letter, p. 222.

4) The Scarlet Letter, p. 222.

sera pour ses frais de psychanalyse. C'est bien ce qui arrive. Une fois affranchi du refoulement et de l'angoisse, Dimmesdale se réveille "homme" dans toute la force du terme, et, cette fois-ci, il n'a cure de ses craintes ni de Chillingworth, qui les exploitait. Le véritable guérisseur ici, ce n'est pas Chillingworth, c'est Hester Prynne:

"Do I feel joy again? cried he, wondering at himself. "Methought the germ of it was dead in me! Oh, Hester, thou art my better angel! I seem to have flung myself - sick, sin-stained, and sorrow-blackened - down upon these forest leaves, and to have risen up all made anew, and with new powers to glorify Him that hath been merciful! This is already the better life'. Why did we not find it sooner ? " (1)

La finale de "The Scarlet Letter" est admirable. Hawthorne s'y révèle aussi bien que profond psychologue et audacieux moraliste, un grand poète.

The stigma gone, Hester heaved a long, deep sigh, in which the burden of shame and anguish departed from her spirit. Oh, exquisite relief! She had not known the weight until she felt the freedom! By another impulse, she took off the formal cap that confined her hair, and down it fell upon her shoulders, dark and rich, with at once a shadow and a light in its abundance, and importing the charm of softness to her features. There played around her mouth, and beamed out of her eyes, a radiant and tender smile, that seemed gushing from the very heart of womanhood. A crimson flush was glowing on her cheek, that had been long so pale.

1) The Scarlet Letter, p.223.

Her sex, her youth, and whole richness of her beauty, came back from what men call the irrevocable past, and clustered themselves with her maiden hope, and a happiness before unknown within the magic circle of this hour. And, as if the gloom of the earth and sky had been but effluence of these two mortal hearts, it vanished with their sorrow.

All at once, as with a sudden smile of heaven, forth burst the sunshine, pouring a very flood into the obscure forest, gladdening each green leaf, transmitting the yellow, fallen ones to gold, and gleaming down the gray trunks of the solemn hitherto, embodied the brightness now. The course of the little brook might be traced by its merry gleam afar into the wood's heart of mystery, which had become a mystery of joy.

Such was the sympathy of nature - that wild, heathen nature of the forest, never subjugated by human law, nor illuminated by higher truth,- with the bliss of these two spirits? Love, whether newly born or aroused from a death-like slumber, must always create a sunshine, filling the heart so full of radiance, that it overflows upon the outward world. Had the forest still kept its gloom, it would have been bright in Hester's eyes, and bright in Arthur Dimmesdale's (1).

C'est à bon droit sur Dimmesdale jettera ce défi à ses paroissiens, en sortant de la forêt:

I am not the man for whom you take me '. I left him yonder in the forest, withdrawn into a secret dell, by a massy tree-trunk, and near a melancholy brook!

1) The Scarlet Letter, p.223-224.

Go, seek your minister, and see if his emaciated figure, his thin cheek, his white, heavy, pain-wrinkled brow, be not flung down there, like a cast-off garment! His friends, no doubt, would still have insisted with him, "Thou art thyself the man!" but the error would have been their own, not his (1).

La transformation, la conversion de Dimmesdale (Hawthorne ne dit plus "le révérend"), libéré du refoulement, est complète. Elle a fait de lui un amoraliste, un nietzschéen.

Before Mr. Dimmesdale reached home, his inner man gave him other evidences of a revolution in the sphere of thought and feeling. In truth, nothing short of a total change of dynasty and moral code, in that interior kingdom, was adequate to account for the impulses now communicated to the unfortunate and startled minister. At every step he was incited to do some strange, wild, wicked thing or other, with a sense that it would be at once involuntary and intentional, in spite of himself, yet growing out of a profounder self than that which opposed the impulse (2).

Je l'ai déjà dit: "The Scarlet Letter" est l'œuvre la meilleure de Hawthorne. Ici intuition et art se rencontrent. Le conte se développe intensément, mystérieusement. Le tout est centralisé autour du drame, comme décor, une prison, le pillori, la maison du gouverneur, la cabane sur la côte et le tout noyé dans l'immense forêt avoisinante. Hawthorne est obsédé par la "lettre rouge" qui brûle la poitrine

1) The Scarlet Letter, p.238.

2) The Scarlet Letter, p.238-239.

Go, seek your minister, and see if his emaciated figure, his thin cheek, his white, heavy, pain-wrinkled brow, be not found down there, like a cast-off garment! His friends, no doubt, would still have insisted with him, "Then art thyself the man?" but the error would have been their own, not his (1).

La transposition, la conversation de Dimmesdale (Hawthorne ne dit plus "le révérend"), libéré du renferment, est complète. Elle a fait de lui un amoraliste, un nihiliste. Before Mr. Dimmesdale reached him, Minister man gave him other evidences of a revolution in the sphere of thought and feeling. In truth, nothing short of a total change of dynasty and moral code, in that interior kingdom, was adequate to account for the impulses now communicated to the unfortunate and startled minister. At every step he was invited to do some strange, wild, wicked thing or other, with a sense that it would be at once involuntary and intentional, in spite of himself, yet growing out of a profounder self than that which opposed the impulse (2).

X d'un amour. "The Scarlet Letter" est l'histoire...

I'oeuvre la meilleure de Hawthorne. Ici intuition et art se

rencontrent. Le conte se développe intensément, mystérieusement le tout est centralisé autour du drame, comme décor, une prison, le pilori, la maison du gouverneur, la cabane sur la côte et le tout noyé dans l'immense forêt avasallante. Hawthorne est obsédé par la "lettre rouge" qui brûle la poitrine

1) The Scarlet Letter, p. 238.
2) The Scarlet Letter, p. 238-239.

du clergyman, qui attire l'enfant par son mystérieux secret. Dans tout ceci la foule n'est qu'accessoire. Il y a trois personnages: Hester, le prêtre et le médecin, peut-être un quatrième: l'enfant - elle constitue le choeur de l'antique tragédie. Ces personnages d'ailleurs ne sont ^{pris} qu'à un moment donné, bien déterminé. En réalité, le roman commence là où le roman ordinaire finit. Le péché a été commis: les motifs, les circonstances, l'explication du péché en lui-même n'intéressent plus Hawthorne. C'est le passé, cela. Le thème actuel en est: les conséquences du péché!

Ce roman-ci peut être comparé à un autre roman anglais: "Adam Blair" de Lockart.

La situation est la même; un pasteur protestant aime une femme mariée. Chaque couple a un enfant: Pearl et Sarah Blair. Remarquons toutefois que Sarah Blair est loin d'égaler la vivacité primesautière de Pearl. Mais il y a des différences.

Tout d'abord, dans Adam, Blair, le mari ne joue guère qu'un rôle épisodique, alors que dans "The Scarlet Letter" Chillingworth a un rôle prépondérant.

Adam Blair - et ceci est la différence essentielle - est l'histoire ~~X~~ des suites d'un amour coupable. La conséquence directe qui en découle est que "Adam Blair" est plus chaudement humain, plus vulgairement naturel; Lockart fait appel à un pathétique violent, plus direct. L'homme tentateur et la femme tentée sont plus réels. Lockart est frappé par l'intérêt sentimental, passionnel que comporte l'incident, Hawthorne par l'intérêt moral.

La comparaison entre "Adam Blair" et "The Scarlet Letter" nous amène à découvrir le défaut le plus flagrant de Hawthorne: son excès de symbolisme. Ce symbolisme qu'il affectionne si particulièrement, devient souvent dangereusement mécanique, surfait. Cette lettre A imprimée dans la chair de Dimmesdale l'obsède; il insiste, y revient trop souvent. Il gâtera cette scène admirable, d'une poésie intense.

But before Dimmesdale had done speaking, a light gleamed far and wide over all the muffled sky. It was doubtless caused by one of those meteors, which the night-watchers may so often observe burning out to waste, in the vacant regions of the atmosphere. So powerful was its radiance, that it thoroughly illuminated the dense medium of cloud betwixt the sky and earth. The great vault brightened like the dome of an immense lamp. It showed the familiar scene of the street with the distinctness of midday, but also with the awfulness that is always imparted to familiar objects by an unaccustomed light. The wooden houses, with their jutting stories and quaint gablepeaks, the door-steps and thresholds with the early grass springing up about them; the garden plots, black with freshly-turned earth; the wheel-track, little worm, and, even in the market-place, margined with green on either side - all were visible, but with a singularity of aspect that seemed to give another moral interpretation to the things of this world than they had ever borne before. And there stood the minister, with his hand over his heart; and Hester Prynne, with the embroidered letter glimmering on

her bosom; and litthe Pearl, herself a symbol, and the connecting link between, these two. They stood in the noon of that strange and solemn splendour, as if it were the light that is to reveal all secrets, and the daybreak that shall unite all who belong to one another ...(1) par l'introduction de ce symbolisme excessif.

"the minister, looking upward to the zenith, beheld there the appearance of an immense letter -the letter A- marked out in lines of dull red light " (2). Hawthorne est toujours à la recherche d'images qui seraient en sympathie avec les faits spirituels qu'il traite. Ainsi quand Hester rencontre Dimmesdale dans la forêt, il nous dit que Pearl s'enfuit sur l'autre rive du ruisseau et il insiste sur tout ce que Hester éprouve, à ce moment.

Hester felt herself, in some indistinct and tantalising manner, estranged from Pearl, as if the child, in her lonely ramble through the forest had strayed out of the sphere in which she and her mother dwelt together, and was now vainly seeking to return to it (3).

Et il consacre un chapitre entier à cette idée de séparation. C'est un danger: le lecteur a tendance à ne pas le suivre dans cette voie d'autant plus qu'il abuse de mots vagues tels que "sphere", "sympathies", etc.

Il n'en est pas moins vrai que l'oeuvre malgré tous ses défauts reste profondément émouvants. Elle doit cela surtout à son absolue vérité. Sa réalité est due essentiellement à ce fait que l'élément purement humain vient à tout moment crever le cadre moral. Quand Hawthorne touche à

1) The Scarlet Letter, p.169-170.

2) The Scarlet Letter; p.171. 3) The Scarlet Letter, p.229.

l'amour d'Hester, seule la nature humaine garde ses droits. cela se sent encore au manque de sympathie de l'auteur pour l'élément puritain, caractérisé par sa dureté. Hester, rejetée par eux, perd toute étroitesse d'esprit, va vers une vérité plus large.

The world's law was no law for her mind.

It was an age in which the human intellect, newly emancipated, had taken a more active and wider range than for many centuries before. Men of the sword had overthrown nobles and kings. Men bolder than these had overthrown and rearranged - not actually, but within the sphere of theory, which was their most real abode - the whole system of ancient prejudice, wherewith was linked much of ancient principle. Hester Prynne imbibed this spirit. She assumed a freedom of speculation, then common enough on the other side of the Atlantic, but which our forefathers, had they known it; would have held to be a deadlier crime than that stigmatised by the scarlet letter? In her lonesome cottage, by the seashore, thoughts visited her such as dared to enter no other dwelling in New-England; shadowy guests, that would have been as perilous as demons to their entertainer, could they have been seen so much as knocking at her door (1).

Hawthorne, en réalité est plus respectueux de la vérité purement humaine que de la morale. Ne fait-il pas dire à Dimmerdale?

1) The Scarlet Letter, p. 180-181.

"There is one worse than even the polluted priest ! That old man's revenge has been blacker than my sin. He has violated, in cold blood, the sanctity of a human heart? Thou and I, Hester, never did so!

"Never, never" : whispered she. "What we did had a consecration of its own. We felt it so! We said so to each other. Hast thou forgotten it ? "

"Hush, hush! Hester!" said Arthur Dimmesdale rising from the ground, "No, I have not forgotten " (1).

Cette confession est un véritable trait de génie.

Ce roman, parabole de l'âme pécheresse, dépasse toute religion, y compris le puritanisme d'Amérique, du fait que nous avons ici une expérience vraiment universelle; la colonie puritaine américaine y donne son nom et son cadre; c'est tout. Chose remarquable aussi, c'est ce stoïcisme qui anime les protagonistes du drame: l'idée même de la miséricorde divine n'est donnée qu'en tant que probabilité dans l'avenir. Les derniers mots de Dimmesdale sont:

"Hush, Hester hush!" said he, with tremulous solemnity. "The law we broke! - the sin here is awfully revealed! - let these alone be in thy thoughts ! I fear! I fear! It may be, that, when we forget our God - when we violated our reverence each for the other's soul - it was thenceforth vain to hope that we could meet hereafter, in an everlasting and pure reunion.

God knows, and He is merciful(2).

En réalité, Hawthorne a préconisé, ici, comme remède moral

1) The Scarlet Letter, p.262 - 263.

2) The Scarlet Letter, p.262 - 263.

ce que George Eliott préconisera plus tard: la confession publique de la faute.

"The Scarlet Letter" possède le charme inépuisable et mystérieux de l'oeuvre d'art. Nous aurons, plus tard, un Hawthorne au style plus poli, mais nous y sentirons un maniérisme qui est absent ici. Il a le sens de la langue; il est léger bien qu'émouvant, pittoresque bien que simple. Ce génie de la langue est plus apparent dans ses oeuvres de grande envergure que dans ses "tales" parce que les sujets, qu'il y traite, sont des plus complexes: les mystères et les subtilités de la vie morale et spirituelle.

Dans un passage tel que celui qui suit, on trouve la marque du génie du style. Imaginez Dimmesdale descendant la rue entouré de tous les dignitaires de l'Eglise. Dans la foule, Hester Prynne. De toute son âme, bien plus que par ses yeux elle tâche de découvrir le Dimmesdale de la forêt, celui qui l'a aimée. Elle se rappelle leurs rencontres passionnées dans le vallon forestier où tous deux venaient s'asseoir sur un tronc couvert de mousse. Mais le monde et ses convenances, les dignitaires qui accompagnent le clergyman, en un mot tout ce qui constitue sa "wordly position" comme dit Hawthorne, tout cela sépare l'amant et la maîtresse. L'auteur avec sa profonde intuition de l'âme féminine a saisi que Hester en voulait à son amant de paraître si lointain, si inaccessible. En quelques mots Hawthorne a renouvelé toute la tragédie de Hester et Dimmesdale. Il rehausse la valeur tragique du drame en introduisant ici l'idée du destin - the heavy footstep of their approaching Fate. Ainsi "The Scarlet

Letter" se place sur un plan plus élevé: le roman acquiert un caractère d'universalité qui fait penser à l'antique tragédie.

Hester Prynne gazing steadfastly at the clergyman, felt a dreary influence come over her, but wherefore or whence she knew not, unless that he seemed so remote from her own sphere, and utterly beyond her reach. One glance of recognition she had imagined must needs pass between them. She thought of the dim forest, with its little dell of solitude, and love, and anguish, and the mossy tree-trunk, where, sitting hand-in-hand, they had mingled their sad and passionate talk with the melancholy murmur of the brook. How deeply had they known each other then? And was this the man? She hardly knew him now'. He, moving proudly past, enveloped, as it were, in the rich music, with the procession of majestic and venerable fathers; he so unattainable in his wordly position, and still more so in that far vista of his unsympathising thoughts, through which she now beheld him! Her spirit sank with the idea that all must have been a delusion, and that, vividly, as she had dreamed it, there could be no real bond betwixt the clergyman and herself. And thus much of woman was there in Hester, that she could scarcely forgive him least of all now, when the heavy footstep of their approaching Fate might be heard nearer, nearer, nearer!- for being able so completely to withdraw himself from their mutual world; while she groped darkly and stretched forth her cold hands, and found him not '1).

"The Scarlet Letter" eut un succès considé-

1) The Scarlet Letter, p.262-263.

dérable. L'Amérique prenait conscience qu'elle venait de produire une oeuvre qui pouvait rivaliser avec ce que le vieux Continent produisait.

THE HOUSE OF THE SEVEN GABLES.

La brillante expérience que Hawthorne venait de faire avec la publication de "The Scarlet Letter" devait l'inciter à continuer dans la voie du roman. La même année, en septembre 1850, il commençait une oeuvre nouvelle qui, en janvier 1851, paraîtra chez

Ticknor, Reed and Fields

sous le titre de "The House of the Seven Gables".

C'est en réalité, une succession d'histoires reliées entre elles par l'idée d'une malédiction qui s'abat sur une famille à travers plusieurs générations. La prophétie faite par Maule, la victime du colonel Pyncheon, "God will give him blood to drink", se réalisera au fur et à mesure de l'action, tous les descendants, héritiers de la maison Pyncheon, finissant par une attaque d'apoplexie.

On peut y voir 3 actes:

- 1) l'origine de la malédiction
- 2) l'histoire d'Alice Pyncheon, lamentable victime.
- 3) l'illustration moderne de la malédiction.

On sent immédiatement le manque d'unité. Les séries sont reliées par le fil de la vengeance qui ne sera coupé que lorsque le méfait primaire aura disparu. Mais alors, la lignée mâle des Pyncheon se sera évanouie; la maison ne sera plus qu'une chose du passé. Le thème moral est la présence du passé dans la vie actuelle, en tant que hérédité et atmosphère. La maison en est le symbole physique, ses habitants en sont les victimes.

"The House of the Seven Gables" a peut-être une origine très personnelle. Cette idée d'une malédiction pesant sur toute une famille n'est pas étrangère à Hawthorne. Depuis toujours, il fut hanté par l'idée de la condamnation d'Anne Coleman, condamnation prononcée par un des ancêtres de l'auteur. De plus, c'est ici que nous avons la peinture la plus complète de Salem.

C'était pour Hawthorne un sujet de haute actualité. Par son atmosphère de village ombragé, par ses personnages essentiellement provinciaux, mélange de fraîcheur et de timidité, l'oeuvre acquiert un caractère de haute réalité. Le sujet en lui-même - l'écroulement d'une ancienne famille² ne fait qu'ajouter à cette impression.

L'attraction du roman réside surtout dans la fidélité avec laquelle l'auteur décrit la Nouvelle Angleterre, avec son atmosphère spéciale, avec ses types bien définis.

Il faut bien avouer que l'intrigue - le crime et sa malédiction inhérente - ne nous intéresse que modérément. Si nous voulions trouver une relation entre les oeuvres premières de l'auteur - ses contes en l'occurrence - il semble bien que "The Scarlet Letter", serait le résultat, le point culminant auquel aboutissent ses contes les plus subtils, alors que "The House of the Seven Gables" serait née des contes les moins puissants mais les plus familiers pour lui par leur atmosphère de la vie de province. Il a pu introduire ici tous les menus détails de vie journalière qu'il se plaisait à relater dans ses "Note Books".

Les soins qu'il consacrait dans ses autres romans à l'analyse des sentiments et de la vie intime de ses héros, il la donne

maintenant à l'élaboration de la scène, aux choses extérieures, aux éléments matériels. Il y a dans tout cela une vérité tellement humaine que, en dehors de toute connaissance de la vie provinciale de la Nouvelle Angleterre, nous pouvons juger de sa véracité. C'est la province telle qu'elle se présente partout, chez nous aussi bien qu'en Amérique. L'animation de ses petites rues, telle qu'elle revit dans l'imagination de Clifford avec sa suite de charrettes, avec son aiguiseur, et autres incidents; le jardin avec ses fleurs et ses légumes, après-midi du dimanche que l'on passe dans le berceau de verdure; la boutique elle-même - que ne peut-on y avoir pour une pièce d'une "cent" - et ses clients réguliers; la basse-cour qui dans ce roman a la valeur d'un événement; toutes ces choses avec leurs centaines de traits qui ne sont chacun qu'une bagatelle donnent une impression de profonde réalité. Ce même réalisme local nous allons le retrouver dans les personnages.

L'héroïne du roman est Miss Hepzibah, vieille fille très humble de cœur, mais infatuée du rang social qui fut celui de ses ancêtres. Elle vit dans la maison qui lui fut lèguée par ses parents, cette fameuse maison aux sept pignons. Quand on voit Miss Hepzibah pour la première fois on est frappé par ce que Hawthorne appelle "her scowl" - qui lui donne un air franchement peu bienveillant. Pourtant, jamais son cœur n'avait été dur.

But her heart never frowned. It was naturally tender, sensitive, and full of little tremors and palpitations; all of which weaknesses it retained, while her visage was growing so perversely stern, and even fierce. Nor had Hepzibah ever any

hardihood, except what came from the very warmest nook in her affections.

(The House of the seven gables p.45)

L'incident central du récit est l'ouverture d'un petit magasin "a little shop of penny toys and gingerbread". La vieille patricienne sent profondément cette humiliation. Je cite le passage parce qu'il est vraiment caractéristique de la mentalité de Miss Hepzibah.

It was the final throes of what called itself old gentility. A lady who had fed herself from childhood with the shadowy food of aristocratic reminiscences, and whose religion it was that a lady's hand soils itself irremediably by doing aught for bread - this born lady, after sixty years of narrowing means, is fain to step down from her pedestal of imaginary rank. Poverty, treading closely at the heels for a lifetime, has come up with her at last. She must earn her own food or starve. And we have stolen upon Miss Hepzibah too irreverently at the instant of time when the patrician lady is to be transformed into the plebeian woman.

(The House of the seven gables p/49).

C'est ici que nous voyons apparaître un personnage nouveau; le frère de Hepzibah, Clifford Pyncheon. Il sort de prison pour rentrer dans la maison paternelle. Le personnage ne nous intéresse pas en lui-même. Il est pitoyable mais son amour du beau est trop sentimental pour gagner notre sympathie totale. Tout ce que nous voyons en lui c'est une victime de la vie, le prisonnier que la loi a méconnu et outragé et finalement miné physiquement et moralement.

Quantité de détails; le turban de Miss Hepzibah, sa carte indiquant les territoires ayant appartenu à sa famille, ses vaines terreurs et ses scrupules, ses ressentiments et son incapacité à s'adopter au vulgaire, petit commerce dont elle doit vivre - tous ces détails nous font pénétrer, jusqu'au tréfond de l'âme, douloureuse de cette vieille fille. Hepzibah est peut-être un des personnages les mieux conçus de Hawthorne.

Parmi tant de mélancolie, tant de décadence surgit maintenant une radieuse jeune fille, Phoebe. C'est un soir qu'elle arrive à la maison de Pyncheons. Hepzibah, la voyant si belle, si vive ne peut croire qu'elle restera chez elle. Tant de jeunesse, tant de vivacité, seront une révélation pour la vieille fille. Phoebe représentera toutes les possibilités de bonheur perdu. Hawthorne s'attache à sa fraîcheur, à sa beauté primesautière.

In her aspect there was a familiar gladness and a holiness that you could play with, and yet reverence it as much as ever. She was like a prayer offered up in the homeliest beauty of one's mother-tongue. Fresh was Phoebe, moreover and airy, and sweet in her apparel; as if nothing that she wore - neither her gown, nor her small straw-bonnet, not her kerchief, any more than her snowy stockings - had ever been put on before; or if worn, were all the fresher for it and with a fragrance as if they had lain among the rose-buds.

(The House of the Seven Gables, p.101).

Sa présence suffira à calmer la nervosité du toujours capricieux Clifford. Il semble rajeunir lorsqu'elle s'assied auprès de lui et qu'elle chante de cette façon qui lui est toute particu-

lière: ce ^{don}~~deux~~ souverain du chant semble le symbole de ce qu'elle représente : toute harmonie.

Arrivons à Holgrave. Holgrave est le jeune premier mais un jeune premier singulièrement peu actif, plutôt spectateur qu'acteur, mécaniquement nécessaire à l'action et parfois utile à d'autres fins mais il ne s'impose pas à nous en tant que personnage effectif d'un roman. Holgrave est vraiment anglo-saxon, il a une confiance illimitée en son intelligence, c'est en elle que réside toute sa fortune. Il a fait tous les métiers; il a souffert toutes les vicissitudes que la vie peut offrir. Malgré cela, peut-être grâce à cela, il a conservé une personnalité bien marquée. Tout comme l'Uncle Venner, Holgrave est conçu comme un contraste des Pyncheons. Démocrate, manquant de tradition, plein d'expérience, il s'oppose fortement aux prétentions périmées, à la vitalité épuisée des Pyncheons. Mais on sent toutefois qu'il représente un type forgé de toute pièce et son manque de réalisme est nettement apparent.

Su nous comparons ce personnage à ceux qu'un Lewis Sinclair, qu'un Dreiser ou même une Norah James présentent, nous saisissons en quoi ce roman a vieilli. Tous ces gens, ces Phoebe, Venner, Holgrave etc. sont trop simples, trop sains moralement. Holgrave bien qu'il ait fait tous les métiers, qu'il se soit rendu compte de la nécessité de réformes, Holgrave dis-je semble ignorer complètement l'inquiétude morale. Il conçoit des valeurs morales qui seront inébranlables pour lui. Il n'a pas connu le bouleversement de la grande guerre, le renversement des valeurs morales, il n'a même pas pressenti ce bouleversement possible et c'est pourquoi ce personnage a vieilli.

Voyons, par exemple, Babbitt de Lewis Sinclair. Babbith, tout comme Holgrave, rêve d'échapper à une morale faite de conventions séculaires, à un milieu qui manque de vitalité. Chez Lewis Sinclair chacun des chapitres du livre est le récit d'une de ses tentatives d'évasion, évasion par l'amour, l'amitié, le voyage, le commerce ou la boisson. Chez Hawthorne rien de tout cela. On parle, on parle mais, pratiquement, on n'agit pas. Le rythme de la vie s'est accéléré depuis la guerre; c'est à cela que "The House of the Seven Gables" n'a pas résisté. On se sent attiré vers le livre parce qu'il constitue un véritable document du passé, un document présenté de façon très artistique. On ne peut cependant se défendre de cette impression qu'il y a là quelque chose de fictif, d'un peu enfantin même.

Uncle Venner est, de tous les personnages que Hawthorne créa, celui qui exprime le mieux ses sentiments démocratiques. C'est un vieil homme, familier des Pyncheons, si vieux qu'il semble avoir eu depuis toujours cette barbe blanche, ces rides profondes et cette dent unique au milieu de la mâchoire supérieure. Maintenant il passe sa vie à faire de menues besognes - couper du bois, bêcher au jardin, faire des commissions - dans quelques familles de Salem. Venner est encore un de ces personnages créés de toute pièce, à dessein. C'est à dessein que Miss Hepzibah, la très ancienne et très patricienne Miss Hepzibah, qui a un passé fait de richesses et de considération, l'appelle "her poor friend". Les soirées que l'Uncle Venner passe dans le jardin des Pyncheons sont baignées d'une atmosphère de familiarité, où aucune distinction de classe sociale ne vient

briser l'harmonie. Tout cela est voulu; il y a là un contraste voulu entre la résignation très douce du vieillard et les prétentions fantastiques de l'héroïne du livre. Ce qui donne une valeur encore plus grande à ce contraste c'est que Hawthorne ne frappe ici que la note purement humaine.

Le personnage que l'auteur travailla le plus est assurément le juge Jaffrey Pyncheon. Il a employé toute son habilité à le rendre antipathique. Il est étudié suivant un modèle que Hawthorne connut parfaitement: l'homme qui s'efforça de le faire renvoyer de la Custom House. Nous savons cela et ce renseignement n'est pas en faveur du type que Hawthorne créa: il est imprudent d'introduire en littérature des personnages dont on a à se venger. Le sentiment de réalité semble petit à petit et ^{on} finit par ne plus y voir qu'une caricature. Le juge Pyncheon est en quelque sorte le vilain du mélodrame; sa méchanceté se traduit dans son physique, dans la façon, de s'habiller et de marcher, dans son sourire, dans toute son attitude générale. Le reproche à faire à ce personnage c'est de ne pas être actif. Il n'agit pas. L'auteur nous raconte en détails tous ses méfaits mais nous préférons voir le juge Pyncheon à l'oeuvre. Cette inactivité nuit à l'intrigue. Jaffrey Pyncheon est moins un individu vivant sa propre vie, que le type que chaque génération de cette famille engendre, et lorsqu'il est mort dans sa chaise il devient nettement le symbole de cette décadence, conséquence de la malédiction de moule. Dans le long chapitre qui lui sert d'oraison funèbre, il y a une jubilation vraiment diabolique, qui fait penser à Dickens, mais au moins bon Dickens. C'est une véritable

danse macabre exécutée autour de sa tombe .

Le fait que l'auteur hait ce personnage jusqu'à un tel point nous fait douter de sa réalité; de sa véracité absolue.

Les traits extérieurs suggèrent l'hypocrite que l'on peut voir dans la rue, placide, respectable, distribuant force saluts mais portant en lui un coeur froid, cruel, sensuel et égoïste dont la laideur morale nous fait frissonner. Si le développement de ce personnage avait été moins descriptif, si Jaffrey Pyncheon avait été plus actif, l'auteur nous aurait donné là un pharisien d'une réalité transcendante.

L'oeuvre n'en est pas moins intéressante. L'intrigue dans sa phase actuelle ne provoquera pas l'enthousiasme du lecteur. Son intérêt ira plutôt vers cette vie singulièrement banale et vide de la vieille maison où seuls l'achat d'un Jim Crow, un déjeuner au maqueron, une conversation avec Uncle Venner, tandis que défile dans la rue une véritable procession politique, sont des événements. Ce qui fait la réussite de ce livre doit être cherché dans ces détails, dans l'atmosphère séculaire dont Hawthorne les enveloppe. Il a largement puisé dans la vie de Salem; il sentait sur lui le poids du passé; c'est afin de se débarrasser de ce poids qu'il avait voulu quitter sa ville natale. Holgrave est son porte-parole en cette circonstance, Holgrave avec ses instincts démocratiques pressant Hepzibah d'abandonner sa vie passée faite d'espairs déçus et de ruine accumulée pour commencer une vie nouvelle dans sa petite boutique. Si le discours est emphatique, cette emphase il la doit à la sincérité qui l'anime.

"Shall be never, never get rid of this Past ? "cried he, keeping up the earnest tone of his preceding conversation. "It lies upon the Present like a giant's dead body! In fact, the case is just as if a young giant were condemned to waste all his treght in carrying about the corpse of the old giant, his grandfather, who died a long while ago, and only needs to be decently buried. Just think a moment, and it will startle you to see what slaves we are to bygone times - to Death, if we give the matter the right word".

"But I do not see it" observed Phoebe.

"For example, then continued Holgrave, " a dead man, if he happen to have made a will, disposes of wealth no longer his own, or if he die intestate, it is distributed in accordance with the notions of men much longer dead than he . A dead man sits on all our judgment-seats; and living judges do but search out and repeat his decisions. We read in dead man's books. We laught at dead men's jokes, and cry at dead men's fathers! We are sick of dead man's diseases, physical and moral, and die of the same remedies with which dead doctors killed their patients! We worship the living Deity according to dead men's forms and creeds. Whatever we seek to do, of our own free motion, a dead man's icy hand obstructs us. Turn our eyes to what point we may, a dead man's white immitigable face encounters them, and freezes our very heart! And we must be dead ourselves, before we can begin to have our proper influence or our own world, which will then be no longer our world, but the world of another generation with which we shall have no shadow of a right to interfere. I ought to have said, too, that we live in dead men's

houses, as for instance, in this of the seven gables"(1).

Telle est l'attitude de Hawthorne vis-à-vis des réformes préconisées. Il approuve l'enthousiasme de Holgrave. Cet enthousiasme, dit-il,

"would serve to keep his youth pure and make his aspirations high".

(The House of the Seven Gables
p.217).

et il poursuit:

"And when, with the years settling down more weightily upon him, his early faith should be modified by inevitable experience, it would be with no harsh and revolution of his sentiment. He would still have faith in man's brightening destiny, and perhaps love him all the better, as he should recognize his helplessness in his own behalf; and the haughty faith, with which he began life, would be well bartered for a far humbler one at its close, in discerning that man's best directed effort accomplishes a kind of dream, while God is the sole worker of realities.

(The House of the seven gables
p.217-218).

Au cours de cette étude les mots "démocratique" "aristocratie" "patricien" etc. furent cités à différentes reprises. L'histoire, cependant, n'est pas conçue comme une lutte entre l'ancienne et la nouvelle génération, l'une aristocratique, l'autre démocratique, non ! C'est uniquement l'histoire d'une famille anciennement prospère qui va droit à sa ^{ruine} ~~ruine~~ parce qu'une implacable fatalité pèse sur elle. C'est le

1) The House of the Seven Gables p.221-222.

mal, le péché implacable dans ses conséquences, persistant, que Hawthorne présente comme quelque chose de positif. L'auteur rappelle ici Eschyle avec sa doctrine de puissance, puissance engendrant l'insolence, insolence engendrant la malédiction héréditaire qui est, en somme, le thème de "The House of the Seven Gables".

"The House of the Seven Gables" est le roman le plus riche en détails et en couleur locale de Hawthorne. L'oeuvre est baignée d'une beauté un peu fluide qui fait penser à l'atmosphère dont Watteau enveloppe ses marquises. Le lecteur est fasciné par le charme inconscient et pourtant il perçoit bientôt que l'oeuvre n'est pas aussi achevée que "The Scarlet Letter". On sent trop, je crois, de la part de l'auteur, un dessein compliqué manquant de naturel.

THE BLITHEDALE

Romance.

Le séjour à Brook Farm n'avait pas été complètement stérile pour Hawthorne - comme il l'avait cru primitivement - puisque en mai 1852 il publiait "The Blithedale Romance". Nous avons au cours de cette étude la puissance intensité de "The Scarlet Letter". Nous avons été frappé par la richesse de surface de "The House of the Seven Gables". Ici la surprise est moins agréable. "The Blithedale Romance" est le moins substantiel de tous ses romans. Son succès ne peut être expliqué que par ce fait que "The Blithedale Romance" est une image de "Brook Farm": cette communauté possédait un intérêt en elle-même. Le lecteur cherche à retrouver cet intérêt dans l'oeuvre.

L'auteur emploie de manière directe le fruit de son observation. Tous les détails qu'il a saisis sur le vif, il les concrétise pour créer le cadre et l'atmosphère de son roman. Ainsi, son arrivée à la ferme en avril, sous une véritable tempête de neige, arrivée dont nous parlent déjà ses Note-Books. Sa maladie dès son entrée, l'arbre dont il fit son observatoire, la fancy-fair; tout cela c'est la réalité, ce sont des choses qu'il a vues et dont il se souvient. Ce réalisme extérieur et surtout quelques scènes admirablement décrites - notamment celle où l'auteur imagine la mort de Zénobia, et les recherches faites pour retrouver le corps - sauvent l'oeuvre de la médiocrité. "Blithedale Romance" n'égale

pas ses prédécesseurs ni par sa valeur éthique et imaginative ni par l'habilité de la composition.

Comment expliquer cette infériorité ? La veine littéraire de Hawthorne n'était pourtant pas épuisée. Ses Note-Books, son "Marble Faun", le prouvent suffisamment. Non ! Ne serait-ce pas plutôt parce que l'auteur n'aimait guère "Brook Farm" ? Il a voulu employer un matériel qu'il avait à sa disposition : l'enthousiasme, la foi en la matière faisaient défaut. De là l'échec.

Il n'a pas su faire éprouver l'intérêt de cette vie de ferme ; parce qu'il n'avait pas aimé ce genre de vie. Il semble ignorer complètement l'expérience que l'on tente à Brook Farm : parce qu'il n'avait pas foi en la réforme. Cette réforme ne l'intéresse que pour autant qu'elle lui fournira des documents pour l'élaboration de son réformateur-type, Hollingsworth en l'occurrence. ET pourtant cette vie en communauté avait une valeur réelle. On y travaillait la terre, on faisait effort pour se suffire à soi-même ; on faisait appel aux instincts les plus élevés de l'homme : son goût des belles choses, par exemple, par des lectures, de bons auteurs, - surtout du Shakespeare - pendant les longs soirs d'été. La valeur morale de cet essai de vie en commun, Hawthorne la méconnaît et le lecteur est déçu.

Ce qui caractérisera une fois de plus les personnages à même ce sera leur isolement. Zenobia ; Priscilla, Hollingsworth forment un trio ; dans une atmosphère de solitude morale, de froid intellectuel ils vont constituer, par leurs relations mutuelles,

l'essence de l'intrigue. Zénobie est séparée de ceux qui l'entourent par le mystère de sa vie, aussi par sa nature physique, Priscilla par ses facultés de magnétisme animal; Hollingsworth sera tout absorbé par sa mission.

Rien de nouveau, non plus, dans la composition. Hawthorne revient à ses anciennes habitudes; à ses anciens procédés. Nous avons vu dans "The House of the Seven Gables" un chapitre racontant l'histoire d'Alice Pyncheon. Ici, même procédé. "The Veiled Lady", chapitre qui n'ajoute rien à l'action. Pas plus ici qu'ailleurs, il ne peut se débarrasser de son symbolisme. Quel serait bien le rôle de cette fleur exotique dont Zénobie orne constamment sa chevelure ? Pourquoi y revenir sans cesse ? Habitude littéraire : La sorcellerie est passée de mode; le magnétisme animal la remplace.

Il est temps que nous passions à l'étude des différents personnages du roman.

Commençons par Miles Coverdale. Si nous consultons les Note-Books de "Brook Farm" nous sommes frappés par l'analogie qu'il y a entre l'attitude de Hawthorne et celle de Miles Coverdale. Ni l'un ni l'autre n'ont foi en l'oeuvre commencée, ni l'un ni l'autre ne se sentent la vocation du réformateur. Cherchant parmi tous les personnages hawthorniens celui qui incarne le mieux la personnalité de l'auteur, nous accorderons la préférence à Miles Coverdale. Miles Coverdale c'est Hawthorne.

Nature contemplative, observatrice, analytique, Coverdale nourrit son imagination de la réalité qui l'entoure et l'équilibre entre sa fantaisie et le sentiment du monde extérieur est établi et maintenu par un solide bon sens. Ni poète, ni critique

spectateur avant tout, sans grandes passions, son bonheur consiste surtout à percevoir, à contempler ce qui l'entoure, et non pas à agir. Ses indifférences, sa neutralité, vis-à-vis du monde exaspèrent Hollingsworth, toujours prêt à s'emballer pour la réforme des hommes et des institutions. Hollingsworth lui reprochera su manque de sérieux; il ne peut pas concevoir que Coverdale n'ait pas de but dans la vie.

"As Hollingsworth once told me, I lack a purpose".

p. 249.

Ce n'est pas que Coverdale ne puisse pas être généreux : Non? Au contraire, mais cette générosité ne devrait pas lui coûter trop d'effort.

"I by no means wish to die. Yet, were there any cause, on this whole chaos of human struggle, worth a sane man's dying for, and which my death would benefit, then - provided, however, the effort did not involve an unreasonable amount of trouble - methinks I might be bold to offer up my life. If Kossuth, for example, would pitch the battle-field of Hungarian rights within an easy ride of my abode, and choose a mild, sunny morning, after breakfast, for the conflict, Miles Coverdale would gladly be his man, for one brave rush upon the levelled bayonets. Further than that, I should be loth to pledge myself".
p.249.
Il y a dans cela beaucoup de scepticisme, même un peu de cyhisme mais pas d'amertume.

Coverdale s'est construit, à Brook Farm, un ermitage, en même temps qu'un observatoire, un vieux sapin tout perdu dans une vigne sauvage lui sert de refuge. De là, non seulement il peut faire quantité d'observations mais encore y satisfaire sa fantaisie, son gout, de l'imagination poétique.

"It was an admirable place to make verses, tuning the rythm to the breezy symphony that so often stirred among the vine-leaves; or to meditate an eaasy for The Dial, in which the many tongues of Nature whispered mysteries and seemed to ask only a little stronger puff of wind to speak out the solution of its riddle.

p.100 - 101.

Cet arbre est d'autant plus précieux qu'il lui permet de conserver sa liberté, son individualité parmi les frères de la ferme.

This hermitage was my one exclusive possession while I counted myself a brother of the socialists. It symbolised my individuality, and aided me in keeping it inviolate. None ever found me out in it, except , once, a squirrel.

p.101.

Ce sont des remarques de ce genre - glissées incidemment dans le texte, dirait-on - qui nous donne l'explication définitive de l'attitude de Coverdale vis-à-vis de l'institution dont il fait partie.

Zénobia complète la série très riche des portraits de femmes peints par Hawthorne. Si nous considérons toutes ces figures féminines dans leur ensemble - sans insister sur les détails, bien entendu - nous voyons que nous pouvons les classer en deux catégories. D'un côté nous aurons Phoebe de "The House of the Seven Gables", Hilda de "The Marble Faun", et ici Priscilla. Toutes celles-ci sont des jeunes filles très pures, très innocentes et c'est à plaisir, semble-t-il que Hawthorne les a faites telles: elles seront d'autant plus terrifiées par la

découverte du mal. De l'autre côté, nous aurons Miriam dans "The Marble Faun". Hester dans "La lettre rouge" et Zenobia, du "Blithedale Romance". Ces dernières sont vraiment des femmes dans toute l'acception du mot. Elles ont un tempérament très riche: Hawthorne s'est plu à les dépeindre sous des couleurs flatteuses. Toutes sont belles, d'une beauté réellement féminine - Hawthorne a une intuition très sûre de la psychologie de la femme/ Dans des descriptions il n'y a pas de puritanisme pas d'hypocrisie. Zenobia est sa création la plus complète. Nous avons d'elle une image bien nette, bien que très riche et cela grâce à de nombreux détails, autant de touches du pinceau. Nous la sentons vivre et c'est pour cela que longtemps l'on a cru y voir un minutieux portrait de Margaret Fuller. Il serait difficile de le prouver. Margaret Fuller était certainement un esprit supérieur, un peu hautain, possédant au plus haut degré le don de la parole; mais son physique n'est pas comparable à celui de Zenobia.

Dès la présentation de Zenobia l'auteur insiste sur la richesse de son tempérament. Pour Hester il s'était prononcé de façon catégorique également. Zenobia est comparable à cette fleur exotique qu'elle porte dans les cheveux.

It was an exotic (cette fleur), of rare beauty, and as fresh as if the hot-house gardener had just clipped it from the stem. That flower has struck deep root into my memory. I can both see it and smell it at this moment. So brilliant, so rare, so costly, as it must have been, and yet enduring only for a day, it was more indicative of the pride and pomp which had a luxuriant growth in Zenobia's character than if a great diamond had sparkled among her hair .

Hawthorne insiste sur sa santé, sa vigueur.

Preferable - by way of variety, at least - was Zenobia's bloom, health and vigour, which she possessed in such overflow that a man might well have fallen in love with her for their sake only.

p. 15 - 16.

Tout ceci ne sera pas inutile: nous saisirons d'autant mieux ce qu'il y a de profondément dramatique dans le suicide de cette femme saine de corps et d'esprit. Son amour pour Hollingsworth la mènera à cette extrémité. C'est une passion toute puissante. La dépendance de la jeune femme vis à vis de Hollingsworth est complète. Zenobia ira jusqu'à faire effort pour maîtriser la jalousie qui l'anime contre Priscilla et cela parce que Hollingsworth le lui demande. Et pourtant cette jalousie est bien réelle puisqu'elle pourrait la mener au crime.

Zenobia bade Hollingsworth good-night very sweetly (il semble que sa voix se fasse plus chaude) and nodded to me with a smile. But, just as she turned aside from Priscilla into the dimness of the porch, I caught another glance at her countenance. It would have made the fortune of a tragic actress, could she have borrowed it for the moment when she fumbles in her bosom for the concealed dagger, on the exceedingly sharp bodkin, or mingles the ratsbane in her lover's bowl of wine or rival's cup of tea;

p. 79.

Cette passion refoulée devra se libérer; ce ne sera pas en paroles mais un geste brusque nous éclairera, subitement sur la violence de ses sentiments.

Zenobia and Hollingsworth went next, in close contiguity, but not with arm in arm. Now, just when they had passed the impending bough of a birch tree, I plainly saw Zenobia take the hand of Hollingsworth in both her own, press it to her bosom and let it fall again!

The gesture was sudden, and full of passion, the impulse had evidently taken her by surprise (ceci prouve que Hawthorne est adepte du refoulement); it expressed all! Had Zenobia knelt before him, or flung herself upon his breast, and gasped out "I love you, Hollingsworth" ! I could not have been more certain of what it meant. They then walked onward, as before.

p. 127-128.

C'est là l'expression complète de cet amour, d'autant plus violent qu'il est refoulé. Après ce geste, les mots sont superflus. Nous avons compris que Zenobia s'est vouée à cet amour corp et âme, et quand le véritable Hollingsworth se révélera, Zenobia n'aura plus d'autre recours que le suicide.

Priscilla - que j'ai classée dans la catégorie de Phoebe et de Hilda - est le plus faible de tous les personnages du roman. Cette toute jeune fille qui ne possède aucune des brillantes qualités intellectuelles de Zenobia, qui physiquement non plus n'est guère comblée par la nature pourrait aisément former contraste avec cette dernière . Pâle, chétive, Hawthorne , par un véritable tour de force a réussi cependant à la rendre attirante. L'auteur s'y est pris de façon originale: il force notre sympathie sur les déficiences physiques mêmes

de Priscilla. Notre attention y revient sans cesse. Pour ne citer qu'un exemple: Priscilla aime se donner du mouvement; courir, sauter, faire l'espiègle. Courir c'est très bien mais elle ne peut le faire sans tomber et ceci est dû surtout à son manque d'entraînement. Hawthorne insiste sur ce détail. Il éveille en nous je ne sais quelle commisération, pleine de sympathie, dont la fille bénéficiera.

But Priscilla's peculiar charm, in a foot-race, was the weakness and irregularity with which she ran. Growing up without exercise; except to her poor little fingers, she had never yet required the perfect use of her legs. Setting buoyantly forth, therefore, as if no rival less swift than Atalanta could compete with her, she ran falteringly, and often tombes on the grass. Such an incident - though it seems too light to think of - was a thing to laugh at, but which brought the water into one's eyes, and lingered in the memory after far greater joys and sorrows were swept out of it, as antiquated trash. Priscilla's life as I behold it, was full of trifles that affected me in just this way.

p. 74 - 75.

Il y a dans ces quelques lignes une étonnante fraîcheur. Hawthorne a le secret de cette légèreté de touche que nous retrouvons surtout dans son portrait de jeune fille, ainsi que dans "Pearl" de "La Lettre Rouge". Malheureusement cette fraîcheur n'est pas permanente. Pourquoi donc introduire ici tant d'éléments mystérieux, le magnétisme animal de Priscilla, son identité avec la dame voilée, ce qu'il appelle en un mot "her sybilline attributes"? Le lecteur ne suit plus: il sent que le sol de la

réalité sur lequel il marchait allégrement se dérobe sous lui. C'est une erreur! Il y en a une autre, non moins grave. Hawthorne nous révélera au cours de son étude que Zénobia et Priscilla sont soeurs. Moodie, vieil homme retombé en enfance, leur père, nous l'apprendra. L'erreur c'est d'insister sur le fait que Zenobia est l'enfant de sa prospérité, alors que Priscilla est née dans la misère. Il crée ici une relation de cause à effet. Pourquoi que Priscilla ne soit pas aussi heureusement développée que sa soeur, soit; mais il n'y a aucun avantage à mettre cette déficience sur le compte de la pauvreté. Bien au contraire! Nous risquons ainsi de tomber dans cette sentimentalité facile du roman-feuilleton.

Hollingsworth est le premier acteur masculin de "Blithedale Romance". L'auteur ne l'a pas ménagé. Le personnage de Hollingsworth n'est pas heureux. Il y a en lui quelque chose de fictif, de voulu qui arrête notre élan. L'auteur a fait de lui un être intolérant, possédant une volonté de fer, qui ne rêve que réforme. Peu communicatif de nature, maintenant qu'il est absorbé par ses immenses projets de relèvement moral des criminels, il devient un véritable ours.

We spent rather an incommunicative evening. Hollingsworth hardly said a word, unless when repeatedly and pertinaciously addressed. Then, indeed, he would glare upon us from the thick shrubbery of his meditations like a tiger out of a jungle, make the briefest reply possible, and betake himself back into the solitude of his heart and mind.

pas. Il ne se préoccupe que du salut des criminels, et ce salut il veut l'obtenir en faisant appel à leurs instincts les plus élevés.

His heart, I imagine was never really interested in our socialist scheme, but was for ever busy with his strange, and, as most people thought it, impracticable plan for the reformation of criminals through an appeal to their higher instincts. Much as I liked Hollingsworth, it cost me many a groan to tolerate him on this point. He ought to have commenced his investigation of the subject by perpetrating some huge sin in his proper person and examining the condition of his higher instincts afterwards.

p.36/

Le chapitre intitulé " A crisis" nous donne la mesure exacte de Hollingsworth. Coverdale et lui travaillait au bord de la route. Au cours de la conversation, Hollingsworth revient à son sujet favori. Ainsi, Coverdale apprend que son compagnon compte acheter le terrain même sur lequel ils travaillent tous deux; que Zenobia "the beautiful ! the gorgeous!" comme Hawthorne l'appelle, et Priscilla prendront part à son oeuvre. Hollingsworth brusquement fait appel au concours de Coverdale et cela de façon pathétique.

But after he had quite broken off, his deep eyes filled with tears, and he held out both his hands to me. "Coverdale, he murmured, "there is not man in this wide world whom I can love as I could you. Do not forsake me".

p.136.

Cet appel n'est pas entendu et ici le réformateur est percé à

jour. Dans son intolérance fanatique il n'y a pas d'autre alternative que d'être pour lui ou contre lui.

"Be with me" said Hollingsworth "or be against me! There is no third choice for you".

p.138.

Coverdale ne ^{lui} faisant pas confiance, n'existe plus pour lui. Cette amitié dont il faisait tant de cas auparavant, est morte subitement, comme par enchantement.

L'intérêt du roman réside forcément dans la situation morale qu'il présente, à savoir : l'échec du réformateur. Hawthorne ne perçoit en cet enthousiasme philanthropique de Hollingsworth qu'égoïsme, arrogance, intolérance.

Hollingsworth est infidèle à ses associés et cela avec les motifs apparemment les meilleurs du monde puisque ces motifs sont la bonne cause qu'il défend. Il sera sans foi vis à vis de Priscilla pour autant qu'il acceptera la richesse de Zenobia; et il en sera de même dans son attitude vis à vis de Zenobia le jour où il l'abandonnera parce qu'elle est pauvre.

Hollingsworth est la victime de Hawthorne, tout comme le juge Pyncheon l'avait été dans "The House of the Seven Gables". Le revirement - très dramatique cependant - qui se produit à la fin du roman où Hollingsworth, le réformateur et sauveur des bognards, se croit lui-même un assassin n'est pas suffisamment mis en lumière; ce qui aurait ^{pu être} ~~été~~ le point culminant de l'intérêt de l'intrigue est éclairé d'un jour trop faible pour en tirer tout le parti désirable.

Nous admettons que Hollingsworth, en tant qu'homme, échoue dans sa mission, mais nous ne sommes pas convaincus de la nécessité logique de l'échec du réformateur-type et ainsi, l'oeuvre

perd son caractère d'universalité.

Les autres personnages ne sont qu'accessoires. Moodie, père de Zenobia et Priscilla, nous révélera leur parenté; Westervel grâce à son pouvoir occulte domine Priscilla ; Silas Foster est le type du paysan réaliste. Ce ne sont là que des rôles épisodiques, qui n'ajoutent rien à l'action.

Le développement de l'action est simple. Un soir, Coverdale, Hollingsworth, Priscilla arrivent à Brook-Farm; ils sont reçus par Zenobia. Coverdale se contentera d'observer la tragédie qui se joue. Hollingsworth entrainera les deux femmes dans ses projets, grâce à l'amour qu'il a su leur inspirer. Lorsque cet amour disparaîtra pour Zenobia - le jour où sa richesse sera perdue - celle-ci n'aura plus le choix, ne pouvant vivre sans Hollingsworth, elle se suicide. Hollingsworth reviendra alors à Priscilla.

Les seuls acteurs sont donc Hollingsworth et les deux femmes.

Je viens de parler d'action. Ne nous trompons pas cependant. Il y a une intrigue, évidemment, mais d'action à proprement parlé il n'y en a guère. La description remplace l'action, ces descriptions possèdent toutes les qualités de style de Hawthorne mais aussi tous ses défauts. Il se peut d'ailleurs bien qu'ici qualités et défauts soient plus apparents que dans n'importe quelle oeuvre de l'auteur.

Rien n'est plus beau que le passage relatant les recherches faites par Hollingsworth, Coverdale et Silas Foster pour retrouver le corps de Zenobia. Il fait nuit. Les moindres gestes de Silas Foster

sont rendus avec précision: on le voit agir. Hollingsworth immobile d'abord, s'émeut petit à petit; il s'énervé au point d'en claquer des dents. Coverdale lui-même se sent frissonner; est-ce bien Zenobia qu'ils cherchent? Ne serait-ce pas plutôt l'infinie énigme de la vie et de la mort, de l'univers éternel.

We floated past the stump. Silas Foster plied his rake manfully, poking it as far as he could into the water, and immersing the whole length of his arm besides. Hollingsworth at first sat motionless, with the hooked pole elevated in the air. But by and by, with a nervous and jerky movement, he began to plunge it into the blackness that upbore us; setting his teeth, and making precisely such thrusts, methought, as if he were stabbing at a deadly ennemy. I bent over the side of the boat. So obscure however, so awfully mysterious, was that dark stream that - and the thought made me shiver like a leaf - I might as well have tried to look into the enigma of the eternal world, to discover what had become of Zenobia's soul, as into the river's depths, to find her body. And there, perhaps, she lay, with her face upward, while the shadow of the boat, and my own pale face peering, downward, passed slowly betwixt her and the sky! Once, twice, thrice, I paddled the boat up stream, and again suffered it to glide, with the river's slow, funereal motion downward. Silas Foster had raked up a large mass of stuff, which, as it came towards the surface, looked somewhat like a flowing garment, but proved to be a monstrous tuft of water-weeds. Hollingsworth with a gigantic effort, upheaved a sunken log. When once free of the bottom, it rose partly out of the water - all weedy

and slimy, a devilish-looking object, which the moon had not shone upon for half a hundred years - then plunged again, and sullenly returned to its old resting-place, for the remnant of the century . p.236.

Quelle sobriété et quelle émotion communicative'. Hawthorne n'a pas seulement vu la scène mais il l'a profondément sentie. Mais voilà que brusquement notre élan est arrêté. L'impression artistique qui se dégageait du morceau s'évanouit. Que s'est-il passé ? Hawthorne a changé de ton; des remarques facétieuses de Silas Foster viennent briser cette harmonie. Nous éprouvons la même sensation qu'à la lecture de cette admirable scène dans "The Scarlet Letter", où Dimmesdale monte à l'échafaud. Après une description d'une beauté intense nous retombe dans le surnaturel, dans ce symbolisme outrancier, notre émotion première peu-à-peu fond jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien.

CONCLUSIONS.

Après avoir étudié celles des oeuvres de Hawthorne qui me paraissaient les plus caractéristiques, il ne me reste plus qu'à tirer quelques conclusions et donner quelques aperçus généraux de l'art hawthornien.

Ce qui nous a frappé au cours de la lecture de cet auteur c'est ce don vraiment merveilleux de l'expression littéraire. Dès ses premiers contes - et on pourrait très bien considérer ces oeuvres là comme des oeuvres d'apprentissage - on perçoit les battements d'ailes du génie. La prose est claire, nette, directe, mélodieusement rythmée. Hawthorne avait d'ailleurs une certaine ambition littéraire; pas bien définie; qui le prédisposait au roman. Il ne chercha pas le sujet en dehors de son milieu, où l'observer et l'animer. Il revint simplement aux traditions de ses ancêtres et ses contes ne sont que l'Histoire sous forme d'anecdote, provinciale par son atmosphère.

Hawthorne n'a guère d'idées métaphysiques dignes d'un examen approfondi. Ce qu'il a c'est de l'imagination, une imagination délicate et pénétrante, active, jouant à cache-cache dans cette région, qu'il croyait vraiment favorable à ce jeu: dans l'ombre, dans les soubassements, derrière les piliers et les supports de notre nature morale. C'est l'imagination qui fait le charme de ses oeuvres peut-être encore plus dans "The House of the seven Gables", que dans les autres.

Cette imagination est soutenue par une méditation profonde, une réflexion intense. La fantaisie de ses petites oeuvres est

charmante, spontanée, naturelle. Nous trouvons chez lui cette harmonie du ton, cette unité du dessein et du développement avec laquelle Poe seul peut rivaliser. Il y a là un attachement familial, l'affection profonde de quelqu'un qui a passé les moments dorés de sa jeunesse au milieu de ces scènes familiales. Sa fidélité au fait, son sentiment suggèrent des valeurs nouvelles et infiniment profondes; le charme, la salubrité, la puissance aussi de la paix qui règne en ces endroits calmes. Ce sont des choses provinciales vues par un esprit provincial, et exprimée en un art provincial. Nous y trouvons toute la province avec sa grandeur et sa petitesse, avec ses ombrages si frais, ses crépuscules flamboyants, ses sentiments souvent étroits mais toujours profonds, sa lassitude peut-être.

Tout cela est doré par la qualité classique de la prose de l'auteur, par son amour vivace du sol. L'Histoire a soutenu l'imagination du conteur, elle lui a donné la fermeté de trait que son oeuvre exigeait. Elle lui a donné le corps; l'âme c'est la pensée morale.

Un des éléments les plus caractéristiques du génie hawthornien est son goût de l'allégorie. Hawthorne a le tempérament allégorique. Dans certains contes - "The Great *Carbuncle*" par ex. - l'allégorie absorbe complètement l'histoire. L'auteur s'accroche à une image physique, l'imprime vivement et profondément dans l'esprit du lecteur. L'allégorie existe en son oeuvre sous toutes les formes mais il est à remarquer que la plupart du temps elle est autant émotionnelle que didactique. L'allégorie sera le médium portant la pensée et l'émotion. Sa présence fortifie la réalité du sujet. Quand elle s'exagère - ce

qui arrive souvent et nous en avons donné de nombreux exemples - elle devient un danger, au point de gâter complètement les plus belles pages.

Fasciné comme il l'était par le secret de l'âme humaine, Hawthorne cultive nécessairement un art symbolique, et peu à peu l'idée morale vient se placer au premier plan. Il n'est pas mystique mais simplement attiré par le côté mystérieux de l'univers, et frappé de vertige en contemplant le fini de toute tentative humaine et l'infini de l'Absolu. Observateur minutieux des choses les plus minimes, sa fantaisie trouva à s'exercer sur les incidents les plus vulgaires en apparence. Ses Note-books en font foi et il semble bien que Hawthorne considérait que rien n'était trop insignifiant pour être noté. Cette observation est parfois poussée tellement loin que l'auteur semble rapporter ces événements aussi simples uniquement parce qu'il manque de vision intuitive. Son objectivité est surprenante. Il n'est pas introspectif et remarque bien que le mystère qui baigne ses œuvres ne vient pas de son "moi" mais de l'objet lui-même. L'auteur ne veut pas de ~~compassion~~ ^{confession}, mais décrire. Dans une édition tardive des "Twice-Told-Tales" il attire notre attention sur leur objectivité

The sketches are not, it is hardly necessary to say, profound; but it is rather more remarkable that they so seldom, if ever, show any design in the writer's part to make them so. They have none of the abstruseness of idea or obscurity of expression which mark the written communications of a solitary mind with itself. They never need translation. It is, in fact, the style of a man of society. Every sentence, so far as it embodies thought or sensibility, may be understood and felt by

anybody who will give himself the trouble to read it, and will take up the book in a proper mood.

Woodberry, p.151-152

Cette objectivité nous vaut de magnifiques descriptions - spécialement dans "The Blithedale Romance" - descriptions qui seraient inégalables si son goût de la facétie ne venait pas souvent gâter les pages les plus émouvantes.

Hawthorne observateur, rendant vivement la couleur locale, n'est pas réaliste au sens de Zola ou Flaubert. Cela provient de ce qu'il n'a pas un système préconçu, de ce qu'il n'appartient pas à une école aux règles rigides. Son style d'ailleurs un peu flou dans le portrait ne suggère jamais l'exactitude rigoureuse de l'historien.

Si Hawthorne avait été un écrivain satirique il aurait pu, notamment, dans "The Blithedale Romance" croquer des silhouettes étrangement drôles. Sa conception de ce roman nous prouve qu'il s'est contenté d'être un observateur, en dehors de tout esprit de satire.

Nous distinguons nettement dans Hawthorne deux personnalités, l'une artistique, l'autre puritaine. Ces deux "moi" si l'on peut dire, tantôt s'opposent, tantôt se superposent et se complètent. Hawthorne avait cette généreuse indolence de l'artiste. Il pouvait passer des heures entières, apparemment oisif. Il lisait - mais en amateur - , observait méditait, vagabondait en pensée. Il n'avait aucun intérêt pour les idées philosophiques. Il n'était pas pratique pour un sou et son attitude vis à vis des expériences philanthropiques bien matérielles, celles-là - de ses amis les Transcendentaliste

le prouve abondamment. Dès que ses affaires allaient matériellement un peu mieux, il abandonnait tout travail suivi. Et puis il y avait le puritain: il manquait de sens plastique. Son aversion pour le nu dans la sculpture était probablement un héritage de ses ancêtres. N'allait-il pas jusqu'à écrire dans "The Marble Faun"

man is no longer a naked animal: his clothes are as natural to him as his skin and sculptors have no more right to undress him than to flay him.

p.102.

Il y revient sans cesse, s'exclamant sur l'incongruité des artistes modernes faisant des nus. Quand il parle de statues, il fait grand cas du poli, de la blancheur, du marbre; quand il parle peinture, l'éclat ou l'obscurité du cadre constituent ses impressions essentielles. En bon américain, il éprouve plus de plaisir en face des productions de Thompson, Brown, Powers, Hart, artistes nationaux que dans les musées italiens .

Un autre trait par lequel Hawthorne se montre franchement américain est son manque d'usage de la distinction des classes. Chaque fois qu'il peut y gagner une sensation morale ou intellectuelle, il fait table rase des classes sociales. Ses Note-Books et même ses contes débordent de ce sentiment naturel et aisé pour son prochain. ^h n'appellera-t-il pas l'aubergiste de "Chippings with a Chisel" " a gentlewoman" uniquement parce que c'est une femme énergique, parce qu'elle a une bonne éducation et même une vie honorable ?

Voilà donc Hawthorne ! Nous avons l'atmosphère que l'au-

teur a su créer dans ses oeuvres, la merveilleuse beauté de sa prose et la délicatesse de son imagination. Tout cela cependant n'aurait pas été suffisant pour accorder à notre auteur la place élevée qu'il occupe dans les lettres anglaises, aujourd'hui .Il fallait quelque chose de plus et ce quelque chose Hawthorne l'a possédé: c'est ce qu'il appelait "the truth of human heart", ce que Howells désignait d'un autre terme "the whole of human life".

N'oublions jamais, même lorsque nous écrivons un roman d'imagination, de respecter la vérité du coeur humain . Laissons aller notre fantaisie , mais fions-nous à notre intuition. Dans sa préface à "The House of the seven Gables" l'auteur écrit:

When a writer calls his work a Romance, it need hardly be observed that he wishes to claim a certain latitude, both as to its fasion and material, which he would not have felt himself entitled to assume had he professed to be writing a Novel. The later form of composition is presumed to aim at a very minute fidelity, not merely to the possible, but to the probable and ordinary course of man's experiences. The former - while as a work of art it must rigidly subject itself to laws, and while it sins unpardonably so far as it may swerve aside from the truth of the human heart - has fairly a right to present that truth under circumstances, to a great extent, of the writer's own choosing or creation....

The House of the Seven Gables
p.3.

Sans cette clef nous ne mettrons jamais à jour tous les trésors que l'art hawthornien contient.

J'ai déjà dit au cours de ce chapitre que Hawthorne n'appartenait à aucune école littéraire. Il n'est pas classique. En cela il se rapproche de Poe. Le spirituel est trop prédominant chez Hawthorne pour lui permettre d'atteindre ce parfait équilibre qui faisait la gloire du monde ancien. Mais se souvenant du mot de Goethe, - tout ce qui est maladif et insalubre, je le nomme romantique, tout ce qui est sain et salubre, classique - on ne saurait hésiter à placer l'un à droite et l'autre à gauche.

BIBLIOGRAPHIE.

Oeuvres de Hawthorne:

"Fanshawe" publié anonymement 1826.

Twice - told Tales , 1^{ère} série, 1837.

Twice- told Tales, 2^{de} série, 1842.

Grandfather's chair, a history for youth, 1841

Famous old People (Grandfather's Chair) ,1841

Liberty tree: with the last words of Grandfather's Chair, 1842.

Biographical Stories for Children, 1842

Moses from an old manse, 1846

The Scarlet Letter, 1850

The House of the Seven Gables, 1851

True Stories from History and Biography (the whole history of
Grandfather's Chair) 1851.

A Wonder Book for Girls and Boys, 1851.

The Snow-Image and other Tales, 1851

The Blithedale Romance, 1852

Life of Franklin Pierce, 1852

Tanglewood Tales (2^{de} série du "Wonder Book") 1853

A Rill from the Town-Pump; with remarks by Telba, 1857

The Marble Faun, 1860

Our Old Home, 1863

Dolliver Romance, (la 1^{ère} partie dans "Atlantic Monthly")
1864, en 3 parties, 1876.

Pansie, a fragment, 1864

American Note-Books, 1868

English Note-Books, édités par Sophie Hawthorne ,1870.

French and Italian Note-Books, 1871.

Septinius Felton on The Elixir of Life (dans "Atlantic Monthly")
1872.

Doctor Grimshawe's Secret, avec préface et notes de Julian Hawthorne
1882.

Tales of the White Hills (

Legends of New-England (

Legends of the Province-House(

nouvelles qui furent déjà publiées dans "Twice-told-Tales" "Masses"

Sketches and Studies 1883.

Hawthorne publia beaucoup de contes dans des périodiques
principalement dans:

"The Token", 1831 - 1838

New-England Magazine, 1834 - 1835

Knickerbocker, 1837 - 1839

Democratic Review, 1838 - 1846

Atlantic Monthly, 1860 - 1872

Editions complètes

en 24 vol. Riverside Edit. 1879

en 12 vol. Riverside, Edit. 1883 avec notes de Lothrop.

Etudes sur Hawthorne:

A.H. Japp, Mémoir of N. Hawthorne, 1872

J.T. Field's Yesterdays with authors, 1873.

G.V. Lathrop, a study of Hawthorne, 1876

Henry James, Nath. Hawthorne (in English Men of Letters) 1879

Julian Hawthorne, Nath. Hawthorne and his wife, 1885.

Mancure D. Conway, Life of N. Hawthorne, 1891.

E.M. O'Connor, Analytical Index of Hawthorne's Works, 1882

- G.E. Woodbery, Nath. Hawthorne (American men of Letters) 1908.
Dholeine, Nath. Hawthorne, sa vie et son oeuvre, 1905 (Hachette).
H. Gorman, Hawthorne, a study in solitude, 1928.
L. Morris, The rebellious Puritan, 1928 (chez Conway).
N. Arvin, Hawthorne, 1929 (chez Little, Brown, C^o à Boston).
-